

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

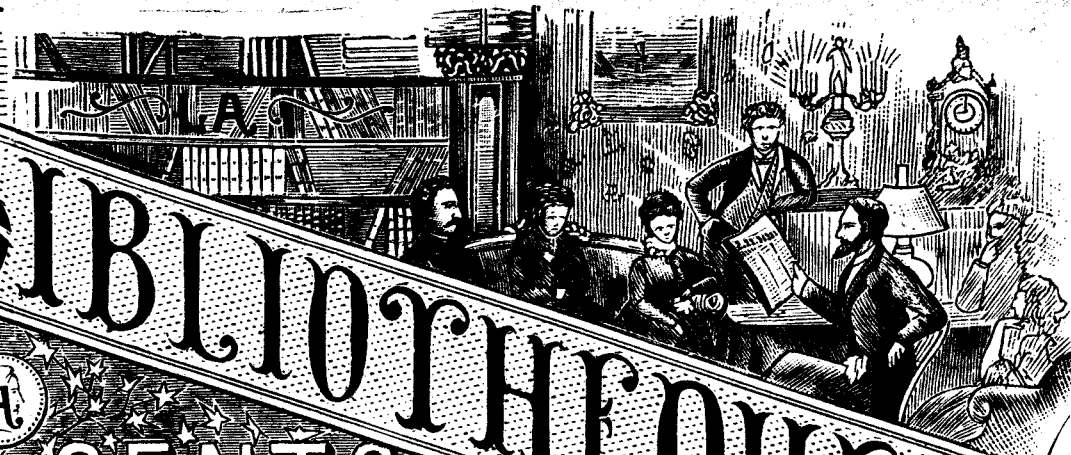
- | | |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/
Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible. |
| <input type="checkbox"/> Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: | |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

BIBLIOTHEQUE

CINQ CENTS



Publiee par POIRIER, BESSETTE & CIE, 1540, rue Notre-Dame

Vol. I

{ PAR AN
\$2.50 }

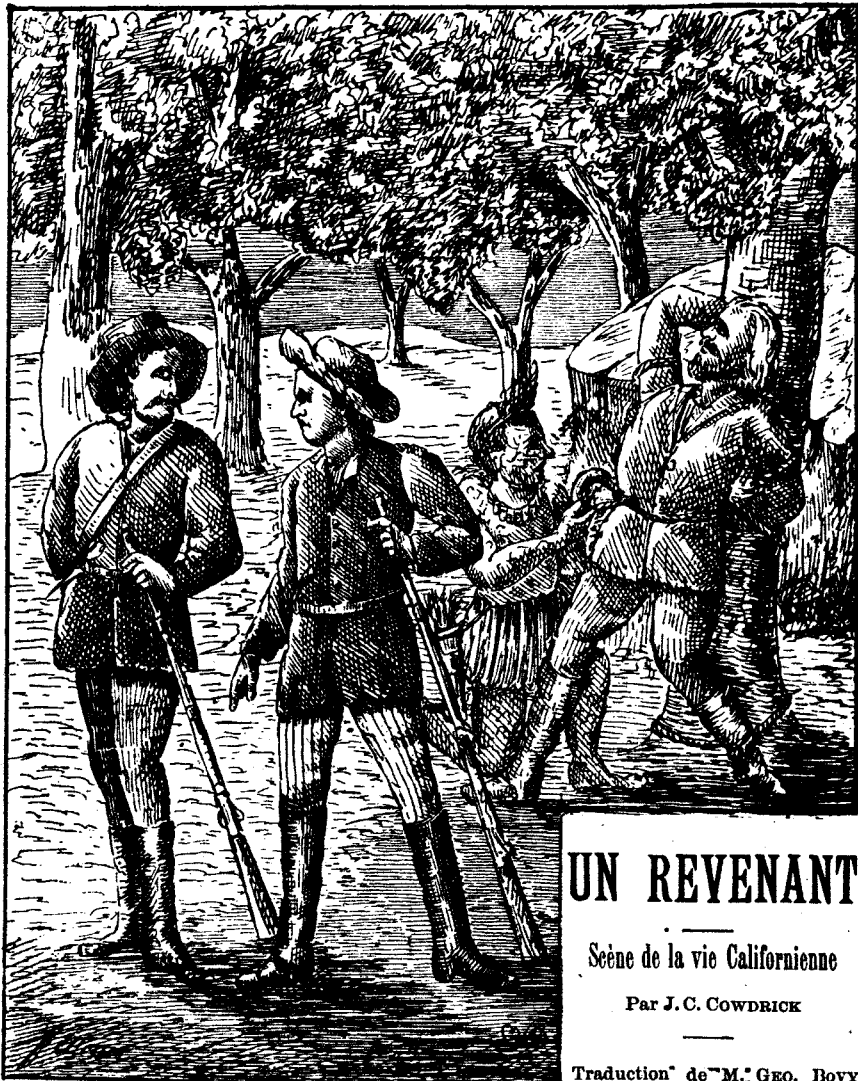
MONTREAL, 15 AVRIL 1886

{ UN NUMERO
5 CENTS }

No. 2

POUR PARAITRE DANS NOTRE PROCHAIN NUMERO :

LA JEUNE SIBERIENNE



UN REVENANT

Scène de la vie Californienne

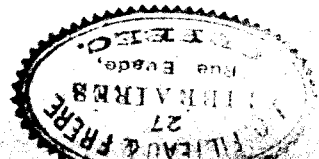
Par J. C. COWDRICK

Traduction de M. GEO. BOVY

DANS TOUS LES DEPOTS DE JOURNAUX

EN VENTE

Un instant plus tard, il parut de nouveau. De sa nouvelle position, il était visible pour Shasta, mais se trouvait caché aux yeux des deux gardiens. D'un mouvement prompt, il lança une pierre du côté opposé au plateau. (Page 15)



UN REVENANT

SCENE DE LA VIE CALIFORNIENNE

CHAPITRE I

UN PROLOGUE EN TROIS TABLEAUX

PREMIER TABLEAU—EN CALIFORNIE (1853)

Le soleil disparaissait lentement derrière l'horizon, et ses rayons en colorant d'une teinte pâle la haute cime des pins, achevaient de plonger dans l'ombre les profondeurs de la vallée. Parmi ces arbres, comme jadis Saül au milieu de ses compagnons, le roi Shasta les dépassait de toute sa haute cime et paraissait placé à l'entrée du vallon comme une immense sentinelle. Dans un étroit sentier resserré entre les deux montagnes, quatre hommes se traînaient péniblement, désireux cependant malgré leur fatigue de parcourir le plus de chemin possible, avant que l'obscurité ne fut devenue complète, et à en juger par l'apparence de leur physionomie et leurs vêtements, ces hommes devaient être des mineurs. D'ailleurs en regardant plus attentivement, la mule qu'ils chassaient devant eux était chargée de leurs outils, soit que ces hommes partissent à la pénible découverte d'un gisement, soit qu'ils rentrassent chez eux pour y jouir d'un repos bien mérité.

C'étaient là des hommes de 49, de ces hommes qui pendant cette période furieuse de la soif de l'or abandonnaient tout, famille, patrie, amis, pour courir après la fortune. Mais la fortune est femme ; et souvent ils revenaient au foyer paternel, usés, vieilliss, ne rapportant pour tout bagage, qu'une quantité d'aventures plus ou moins extraordinaires, dont le récit charmait les veillées du soir. Ceux dont nous parlons avaient été plus heureux. Après avoir travaillé, lutté, souffert pendant quatre ans, avoir enduré la faim, la soif, la chaleur les privations de toutes sortes, ils rontraient enfin au bercail, rapportant avec les récits de leur aventure, une jolie fortune. Ils étaient au nombre de quatre : c'étaient James Raesoner et ses deux fils, Mark et John, et son gendre Ralph Rowland.

—Dites-donc, père, dit Mark, ne ferions-nous pas mieux de planter ici notre tente ? Je me sens entièrement incapable de marcher plus longtemps.

—Prends courage, mon garçon, répondit le vieillard, prends courage. Nous avons encore une heure de jour devant nous, et nous devons profiter de tous les instants. Il y a aujourd'hui quatre ans, que nous n'avons vu les visages chéris qui nous attendent à la maison. Quatre ans ! Songez-y... quelle éternité cela fait ! Comment peux-tu penser à perdre un seul moment, maintenant que nous sommes en route pour des lieux qui nous sont chers et prêts à recevoir des parents bien-aimés ? Moi, je ne m'en sens pas capable. En avant, donc, et un dernier effort !

—Vous avez raison, père, dit Mark tout en précipitant ses pas chancelants. Vous n'entendrez plus un mot de plainte sortir de ma bouche.

—La douce figure de Mary, que je vois constamment devant moi, me donne de la force, déclara Ralph Rowland. Je la vois sans cesse, avec son petit enfant dans les bras, le petit être aimé qu'aucun de nous n'a vu encore, et moi aussi je dis en avant.

—En avant, répondirent les autres comme un écho, et tous reprirent leur marche avec une nouvelle énergie.

Mais à peine dix minutes s'étaient-elles écoulées, que le bruit strident d'une détonation déchira l'espace, et les quatre mineurs tombèrent sur la route, blessés ou mourants.

Alors, on eut pu voir débusquer d'un bouquet d'arbres situé à peu de distance, quatre hommes le visage couvert d'un masque et tenant encore en main leurs armes fumantes.

Ils s'approchèrent de leurs victimes, et, déjà ils s'apprétaient à les dépouiller de leur or, si péniblement gagné, lorsque Ralph Rowland se souleva sur son coude et les mit en joue avec son revolver. Le coup partit. L'un des meurtriers tomba la tête fracassée d'une balle ; mais avant que le pauvre Ralph eut pu

tirer de nouveau, les autres bandits sautèrent sur lui et l'eurent bientôt désarmé.

—Il paraît, s'écria celui qui paraissait être le chef des assassins, que nous ne vous avons pas bien servi à la première décharge ! Cette fois-ci nous nous y prendrons mieux.

Mais Ralph Rowland, ne parut pas entendre. Il ne pouvait que gémir de douleur et d'angoisse à la vue des corps de ses compagnons étendus, sans vie, à ses côtés.

—Regardez-moi, Ralph Rowland, s'écria le chef des meurtriers, en ôtant le masque qui lui couvrait le visage. Je suis Henry Calley, l'homme qui vous hait, et auquel vous avez enlevé le cœur de celle qu'il aimait. Vous souvenez-vous de moi ? J'ai juré que je vous tuerais, si vous parveniez à épouser Mary Raesoner, et c'est ce que je vais faire. Puis, possesseur de votre fortune, je retournerai à Colchester, informer Mary de votre mort, et j'espère bien qu'une fois les délais légaux écoulés, je réussirai à obtenir sa main. N'est-ce pas que la revanche sera complète ?

Mais Ralph s'était remis à grand-peine sur ses pieds, et se traînait vers l'infâme pour le saisir à la gorge.

—Ah, ah, ah ! ricana Calley. Je vois que je vous brise le cœur ! Mais le temps presse ! et tout en parlant, il leva son revolver, et renversa à ses pieds son ennemi insensible et sanglant.

Ce dernier crime accompli, le meurtrier s'empara de tout l'or que portaient les mineurs, et il s'enfonça dans la montagne, conduisant la mule devant lui et abandonnant aux loups, le soin de dévorer les cadavres de ses victimes.

DEUXIÈME TABLEAU — LE LENDEMAIN DU CRIME

Le soleil de midi projetait ses rayons sur une jeune et belle tête de femme, assise sur les marches du perron d'une riante petite habitation de ferme, et jouant avec les boucles d'or d'un petit garçon aux yeux vifs, assis sur ses genoux.

—Ton père pourrait bien être ici aujourd'hui, mon chéri, disait-elle, et je me demande ce qu'il pensera de son petit Ralph ?

—Pas aujourd'hui, Mary—Mme Rowland, répondit une voix, pas aujourd'hui.

La jeune femme bondit sur ses pieds, regarda rapidement autour d'elle et poussant un cri, "Henry Calley, s'écria-t-elle !"

—Oui, c'est moi.

—Et mon mari.

—Il n'est pas revenu. Il est—il est malade. Il est très malade. Il—

—Parlez, cria la femme, Dites-moi tout !

—Mary, il est mort !

La pauvre femme jeta un cri perçant et s'abattit sur le sol.

—Qui est mort ? demanda une vieille dame, qui, en ce moment, apparut à la porte.

—Ralph Rowland est mort, assassiné par une bande d'Indiens maraudeurs.

La dame se laissa tomber sur les marches.

—Et mon mari—mes enfants ? bégaya-t-elle.

—Hélas ! madame ! Tous sont morts.

—Ah ! cria la malheureuse. Ce fut tout ce qu'elle put articuler, et, portant la main à sa poitrine, elle tomba à la renverse. Son cœur avait cessé de battre.

Alors, pour la première fois, Henry Calley trembla à la vue de son ouvrage. Mais cette faiblesse ne dura qu'un instant et il se raidit contre lui-même, pour jouer son rôle dans la dernière partie de ce drame atroce.

TROISIÈME TABLEAU — AU BOUT DE TROIS ANS (1856)

C'était par une belle journée de Dimanche, les cloches de la petite ville de Colchester carillonnaient gaiement.

A dix heures, une noce apparut devant la blanche et jolie petite église de la ville, et entra dans le saint lieu.

"Heureuse soit la fiancée sur qui le soleil luit ! dit le pasteur, qui debout, près de l'entrée, attendait les futurs époux ! et l'office commença aussitôt.

Mais pendant que l'auguste cérémonie se déroulait, un nuage d'un noir d'encre vint cacher les joyeux rayons du soleil, les éclats du tonnerre retentirent avec fracas, et une obscurité presque complète envahit le temple.

"Et maintenant," ajouta le pasteur, en fermant son livre à la fin du service. Henry Calley et Mary Rowland, je vous déclare unis.

A peine le pasteur avait-il achevé ces paroles qu'un éclair sillonna la nue; un formidable coup de tonnerre ébranla la voûte des cieux, et un orme gigantesque, qui couvrait l'église de son ombre, fut fendu jusqu'à la racine. On aurait dit que Dieu voulait ainsi manifester sa colère contre le meurtrier doublement infâme.

CHAPITRE II

L'HOMME SAUVAGE

A l'ombre du sommet du grand mont Shasta, deux chasseurs, William Curran et Thomas Pratt, pourvoyeurs de gibier de la ville de Hardpan, marchaient paresseusement, leur fusil sur l'épaule, à une heure avancée de l'après-midi, lorsque soudain, ils s'arrêtèrent et saisirent leurs armes. Un cri sauvage surhumain, venait de déchirer l'espace et était repercuté parmi les collines.

—Qu'est-ce que cela, Bill? demanda Pratt à son compagnon.

—Que l'on me pend, si je le sais, Tom, répliqua l'autre, à moins que cela ne soit l'homme sauvage de Shasta.

L'homme sauvage de Shasta! exclama le premier des interlocuteurs, qu'est-ce que c'est que cela?

—C'est plus que je ne puis vous dire ami, tout ce que je sais, c'est que c'est un être étrange qui rôde autour de ces montagnes depuis cinq ou six ans, et qui est une énigme pour les chasseurs, un objet de terreur pour les Indiens.

Je l'ai vu plusieurs fois, et suis bien décidé à le capturer, la première fois qu'il me sera donné de le rencontrer; pourvu que cela puisse se faire.

A peine ces mots furent-ils prononcés, qu'un nouveau cri plus terrible que le premier se fit entendre, et un être qui ne paraissait avoir rien d'humain, apparut à une courte distance.

Sans prononcer un mot, le chasseur porta son fusil à l'épaule et tira. L'être mystérieux tomba comme une masse dans une touffe d'arbustes.

—L'avez-vous tué, Bill? demanda Pratt avec vivacité.

—Pas tué précisément, répondit Bill. Je n'ai fait qu'effleurer sa tête de ma balle, pour le renverser. Il sera bientôt debout.

Un instant après, les deux chasseurs, se penchaient au dessus du corps inerte du sauvage de Shasta.

Sa tête et son visage étaient couverts de longs cheveux et d'une barbe épaisse, et son corps vêtu de fourrures d'animaux sauvages; ses ongles étaient longs, et ses dents que l'on pouvait apercevoir entre ses lèvres ouvertes, étaient aussi blanches que celles des animaux carnassiers. Il était grand, bien proportionné; et ses bras et ses jambes aux muscles saillants, témoignaient suffisamment de sa force herculéenne.

—Attachez-lui les pieds, Tom, pendant que j'en ferai autant des mains, ordonna Bill, tout en tirant de sa poche une forte corde; et il commença à attacher ensemble les deux poignets du sauvage.

A peine l'opération était-elle achevée, que le blessé ouvrit les yeux et regarda les deux chasseurs.

—Ou suis-je? demanda-t-il, d'un ton de voix doux et agréable.

Tom et Bill, se regardèrent mutuellement avec une profonde surprise.

—Il ne semble pas dire de grandes folies, dit Bill.

—Non, répondit Tom, certainement non. Je crois que ma balle aura envoyé un peu de raison dans sa tête qui en avait grand besoin.

—Où suis-je, demanda de nouveau le sauvage.

—Où vous êtes? répéta Bill. Quoi, mais vous êtes ici—sous l'aile protectrice du mont Shasta.

—Et où sont-ils?

—Qui—ils?

—Je veux dire mes amis.

—Bon Dieu! vous ne voulez pas dire qu'il y ait d'autres individus semblables à vous dans les alentours! exclama Bill, en saisissant son fusil et regardant autour de lui avec précaution.

—Nous étions quatre, déclara le sauvage, en ayant l'air de réfléchir, comme un homme qui se réveille d'un profond sommeil.

—Grand Dieu! exclama Tom. Quatre!

—Mais—oh! Dieu! et le blessé se passa la main sur le front—Je me rappelle; nous avons tous été fusillés!

—Je crois que le peu de raison que vous lui avez envoyé dans le cerveau, en est déjà sorti, Bill, suggéra Tom.

—On le dirait bien certainement.

Tout à coup le sauvage s'aperçut que ses mains et ses pieds étaient liés, et il se tourna avec rage vers les chasseurs.

—Pourquoi suis-je garrotté? demanda-t-il. Êtes-vous de ceux qui ont pris part à ce lâche assassinat?

—Franchement, répondit Bill, je ne sais au juste de quoi vous parlez, camarade, mais quant à nous, je puis vous assurer que nous n'avons participé à aucun assassinat. De quel assassinat parlez-vous? Qui a été tué?

—Mes amis et moi avons été criblés de balles, il n'y a pas dix minutes, répliqua vivement le sauvage, et tous trois ont été tués.

—Quelque chose manque là, dit Tom Pratt, montrant le front du sauvage d'un geste significatif.

Le blessé vit le geste et entendit la phrase.

—Croyez-vous donc que je sois devenu fou? demanda-t-il. Êtes-vous mes amis?

—Ceux qui ont été tués? Non, ce n'est pas nous.

—Je vous demande si vous voulez être mes amis?

—Oui, assura Bill, nous serons vos amis, car vous semblez en avoir sérieusement besoin.

—Alors, ôtez ces cordes et laissez-moi me lever.

—Vous promettez que vous ne vous enfuirez pas?

—Certainement. Pourquoi m'enfuirais-je?

Les chasseurs coupèrent les liens qui garrottaient le prisonnier et le sauvage se redressa.

—Où est ma ceinture? demanda-t-il, en portant la main à son côté; et tout en parlant il baissa la tête et vit son étrange vêtement.

—Dieu du Ciel! s'écria-t-il, qu'est-ce ceci? Qui suis-je? où suis-je?

—Eh bien, camarade, répondit Bill Curran, en s'appuyant sur son fusil, depuis plusieurs années, les hommes d'ici vous appellent l'homme sauvage de Shasta.

—Depuis plusieurs années,—l'homme sauvage de Shasta! Que voulez-vous dire?

—Justement ce que je dis, camarade, c'est un fait certain.

Pendant ce dialogue, Tom Pratt avait fouillé dans ses poches et fini par en retirer un tout petit miroir.

—Peut-être aimeriez-vous à jeter un coup d'œil sur votre physionomie, et il lui présenta le miroir.

Le sauvage de Shasta prit la glace, et après avoir jeté un regard terrifié sur son image, il s'affaissa sur le tronc d'un arbre abattu, comme s'il était foudroyé par une horrible découverte.

—Pour l'amour de Dieu, messieurs, soupira-t-il, dites-moi en quelle année nous sommes?

—Nous sommes en l'an de grâce dix-huit cent soixante.

—Dix-huit cent soixante! s'écria le sauvage, sautant de nouveau sur ses pieds, et se tenant le front dans ses mains.

—Camarade, dit Bill avec un geste amical, arrangeons tout cela entre nous. Dites-nous qui vous êtes et d'où vous venez; et ensuite, nous verrons ce que nous pourrions faire pour vous.

—Dites-moi d'abord, comment, où et quand vous m'avez trouvé, demanda l'étranger.

—En bien, comme je vous l'ai dit, vous êtes l'homme sauvage de Shasta. Je vous ai vu plusieurs fois pendant les trois ou quatre dernières années, et lorsque je vous rencontrai aujourd'hui, j'ai songé à vous envoyer une légère éraflure, pour

vous renverser, et me rendre compte de ce que vous étiez. Mais il me semble que le choc vous a rendu la raison. Mon coup de fusil aura réparé le mal qu'un autre vous avait fait.

—Ce doit être ce..., répondit le sauvage, ce doit être cela. Et maintenant, je vais vous dire qui je suis.

—Il y a plus de dix ans, si cette année est celle que vous me dites, moi et quatre autres, nous partîmes de chez nous pour chercher fortune dans les terrains aurifères de la Californie. Nous eûmes de la malchance pendant les trois premières années; mais la quatrième nous apporta de l'or en abondance. L'un de nous, cependant, nous avait quittés, pendant la première année de nos travaux, et ne partagea pas notre bonne fortune. Son nom était. . . . Mais peu importe.

—A la fin de la quatrième année, nous nous mîmes en route pour retourner chez nous, et nous cheminâmes paisiblement une après-midi, lorsque sans aucun avertissement, nous reçûmes plusieurs coups de fusil.

—Et cela est tout ce que vous pouvez vous rappeler ? demanda Bill.

—Oui, c'est tout. Et cependant, quelque chose comme un rêve du passé hante mon cerveau. Je crois voir l'éclair silloner la nue, et entendre la foudre éclater. Il me semble que je vois mes compagnons gisant autour de moi et des loups affamés se repaissant de leur chair. J'essaie de crier et ne puis articuler aucun son. Les loups sautent sur moi et je les combats, puis je prends la fuite. Je cours, et ils sont toujours sur mes traces. Alors, je m'arrête et je les combats avec un bâton, et il me semble que quelqu'un est étendu à mes pieds, mais je ne puis dire qui. Oh ! tout cela est horrible à penser !

—Alors votre cerveau est guéri et vous vous souvenez du passé ?

—Oui, répliqua l'homme, tout est maintenant clair pour moi. Je pense à Mary, ma pauvre femme, qui doit m'attendre jour et nuit, et je dois au plus tôt me rendre à ses côtés. Je lui ai écrit de m'attendre un certain jour, et elle espère mon arrivée. Je.....

—Vous oubliez qu'il y a sept ans de cela, d'après votre récit, suggéra Bill.

—Sept ans ? Ai-je donc été mort pendant sept ans ? Oh ! mon Dieu ! Oh ! Mary, ma femme, où êtes-vous ? Et le pauvre homme, se cachant la tête dans les mains, se prit à pleurer.

—Bon courage, camarade, lui dit Bill Curran, en essuyant les larmes qui coulaient de ses propres yeux. Tom et moi, nous allons vous conduire à Hardpan ; et après vous avoir donné des vêtements, nous vous mettrons sur la route de votre demeure.

Après lui en avoir demandé permission, les deux chasseurs prirent un couteau et coupèrent une des mèches de cheveux qui retombaient sur la figure du fou, puis ils bandèrent soigneusement la légère blessure que la balle bien dirigée de Bill lui avait faite à la tête.

—Où est Hardpan ? demanda l'homme, lorsque cette première opération fut terminée.

—Hardpan est à environ une douzaine de milles au Nord, répliqua Bill. C'est une ville minière, et c'est Tom et moi qui approvisionnons la place de gibier et de viande fraîche.

—Puis-je vous demander vos noms ?

—Certainement. Le mien est Bill Curran et le sien est Tom Pratt. Nous sommes tous deux du vieux Kentucky. J'ai habité ici pendant les douze dernières années, mais Tom n'est arrivé qu'il y a quelques mois.

—Vous avez dit que vous me donneriez les moyens de regagner ma demeure. Voulez-vous le faire ?

—Certainement.

—Si vous le faites, vous n'y perdrez rien. En 1853, mes amis et moi, avions l'une des meilleures propriétés du pays, et si j'en retrouve seulement la moitié, elle vous appartiendra. Tout ce que je demande, c'est une quantité d'or suffisante pour me rendre jusqu'à Ohio.

—Et c'est justement ce que nous donnerons, camarade, et nous ne demanderons rien en retour.

—Eh bien, ajouta le malheureux, si je ne suis jamais ca-

pable de reconnaître la bonté que vous me témoignez en ce jour, vous trouverez toujours en moi un véritable ami.

—Qui avez-vous dit que vous étiez ? demanda Bill, lorsqu'enfin ils se furent mis en route pour la ville de Hardpan.

—Mon nom est Ralph Rowland, fut la réponse.

Mais, ajouta-t-il, comme s'il se parlait à lui-même, je suis mort pour le monde, et peut-être ferais-je mieux de continuer à l'être jusqu'à ce que je sache s'il vaut mieux reprendre mon nom ou l'abandonner entièrement.

—Vous dites que l'on m'appelle l'homme sauvage de Shasta ? dit-il en s'adressant à Bill Curran. Eh bien, je vais maintenant m'appeler *Shasta Sauvage* ! Que pensez-vous de ce nom ?

—Assez bon, répliqua Bill, avec son laconisme habituel.

La nuit arriva avant que les trois amis eussent atteint Hardpan ; et Ralph fut conduit à la cabane des deux chasseurs sans avoir été remarqué par personne.

Pauvre Ralph Rowland !

CHAPITRE III

UNE DÉCOUVERTE

—Maintenant, étranger, dit Bill Curran, lorsque tous trois furent entrés dans la cabane, nous sommes chez nous et nous espérons bien que vous allez vous considérer comme chez vous.

Tom fit retomber la peau d'ours qui servait de rideau à la fenêtre, puis avec l'aide de Bill, commença à sortir leur modeste garde-robe.

—Voyez-vous, ami Sauvage, si c'est sous ce nom que vous comptez voyager, nous tâcherons de vous donner une apparence plus civilisée, ensuite vous pourrez aller chez Goose —c'est le nom du marchand de la localité—et vous habiller à beaucoup plus à la mode. Maintenant, voici une paire de vieilles bottes à moi, et voici une chemise. Prenez encore ce vieux pantalon et ce chapeau de Tom. Je suppose que vous pourrez entrer dans ces vêtements et si vous le pouvez, c'est tout ce qui est nécessaire.

Shasta Sauvage se dépoilla de son accoutrement et revêtit les vieux habits que lui présentaient les chasseurs.

—Voilà, camarade, dit Bill, cela vaut mieux. La façon de ces vêtements n'ajoute pas beaucoup à votre apparence et à votre beauté personnelle, mais malgré cela, vous avez plus l'air d'un homme civilisé.

—Cela vaut mieux que d'être à demi-nu, répondit Shasta, et je vous suis très reconnaissant de me les avoir donnés.

—C'est très bien, camarade : ne parlons plus de cela.

Tom Pratt alluma du feu dans leur petit poêle de campement, et bientôt après, un pot de café bouillant était prêt à servir à la consommation.

Alors, il posa devant eux de la viande et des biscuits, et invita ses compagnons à partager ce modeste repas.

Lorsqu'ils eurent fini, Bill sortit un petit sac d'argent et le déposa sur la table devant leur invité.

—Voilà quelques ducats pour vous, camarade, lui dit-il, environ un millier de dollars. Quand je me décide à faire quelque chose, je le fais généralement jusqu'au bout. Prenez l'argent, camarade, et nous allons aller chez Goose, voir ce que nous pourrions faire pour vous ; puis vous pourrez mettre le reste de côté pour vous en servir plus tard. Voilà ! maintenant, levez la tête bien haut, car je ne veux pas entendre de si ni de *mais* sur ce sujet. L'argent est à vous et cela règle tout. Si vous désirez un jour nous le rendre, ce sera très bien ; sinon, ditto : ce qui veut dire que ce sera la même chose.

—Merci, mes amis, dit Shasta, la voix tremblante d'émotion, votre bonté ne sera jamais oubliée.

Quittant la cabane, tous trois tournèrent leurs pas vers le centre de la ville.

Hardpan était une ville très florissante à cette époque, et son animation, à cette heure avancée dans la soirée, prouvait combien elle avait acquis d'importance et de développement.

En arrivant au magasin, Bill Curran présenta son nouveau camarade au marchand.

—C'est un de mes meilleurs amis, M. Goose, dit-il, et je veux que vous fassiez avec lui de bonnes affaires. Ne cherchez pas à le prendre pour un aventurier, car il ne l'est pas : C'est un gentleman, M. Goose.

—Que puis-je faire pour vous ? demanda M. Goose à Sauvage.

—Si vous le pouvez, fournissez-moi un costume complet, y compris des bottes et un chapeau, répondit Shasta.

—Je puis très bien le faire, déclara M. Goose, et il commença immédiatement à étaler sa marchandise.

Il eut été impossible à aucun homme de s'habiller très élégamment dans un établissement pareil, mais les effets que Shasta Sauvage y acheta étaient de bonne qualité et lui allaient assez bien, ce qui était un avantage marquant sur ceux qu'il tenait de la libéralité des deux chasseurs. Lorsque son dernier achat fut terminé, il était véritablement transformé de la tête aux pieds.

—Maintenant, dit-il, si j'avais ma ceinture et mes revolvers, je me retrouverais moi-même.

—Mon ami, observa M. Goose, si vous voulez acheter une paire de revolvers et une ceinture, je vais vous en vendre d'excellents, de meilleurs que ceux de Red Jim, qui n'ont leurs pareils nulle part.

—Montrez-les, je vous prie, répondit Shasta.

Ils furent immédiatement apportés et Shasta examina les armes, puis en demanda le prix, qui se trouva être de cinquante dollars.

—Quoi ! Jingo ! exclamèrent Bill Curran et Tom Pratt en même temps.

—Regardez par ici, vieux serpent à l'œil louche, s'écria Bill. Ne vous ai-je pas dit d'être raisonnable dans votre marché ? Quoi ! cinquante dollars seraient presque assez pour acheter les revolvers de Red Jim lui-même ! Allons, dites-moi le prix le plus bas pour ces armes de pacotille, et finissons-en !

—Bien, dit M. Goose, comme ce gentleman est de vos amis, je lui donnerai ces revolvers pour vingt dollars.

Shasta accepta ce prix, et les passa à sa ceinture.

—Voyez-vous, dit Bill, en sortant, les choses ont beaucoup changé ici depuis sept ans, et vous aurez à tenir constamment les yeux ouverts, spécialement ici, à Hardpan. Il s'y trouve la plus affreuse collection de bandits dont vous ayez jamais pu entendre parler.

Il y avait une boutique de barbier à Hardpan, et en passant devant la porte, Shasta y entra. Lorsqu'il eut été soumis pendant une heure et demie aux mains exercées de l'opérateur, son extérieur s'était encore considérablement amélioré.

—Et maintenant, mes amis, dit-il, lorsqu'ils furent sortis, voudriez-vous, s'il vous plaît, m'expliquer quand et comment je pourrai me mettre en route pour l'Est ?

—Après demain, camarade, c'est le départ le plus prochain, répondit Bill. La diligence ne fait ici qu'un voyage par semaine. Elle arrivera demain, et repartira le matin suivant.

—Me faudra-t-il donc rester ici un jour entier ? soupira Shasta. Comment pourrai-je attendre ? Pauvre Mary ! elle doit me pleurer comme mort.

—Bah ! Un jour de plus ou de moins, ne changera pas grand chose à une absence de sept ans, dit Bill, ainsi tâchez de patienter. Voici la *Primerose*, camarade, entrons-y pour une heure et essayons de nous amuser.

Ils entrèrent au salon de l'établissement que Bill venait de désigner sous le nom de la *Primerose*.

La salle était bien remplie. La danse et les jeux de carte semblaient être le programme de la soirée, tandis qu'au comptoir, plusieurs vagabonds de Hardpan absorbaient bravement des liqueurs fortes, avec le même sans façon qu'ils eussent mis à avaler de l'eau claire.

—Voulez-vous prendre un verre de gin, camarade ? demanda Bill, montrant du doigt le comptoir.

—Non, répliqua Shasta, je ne bois jamais. Et quoique je

l'aie fait, il y a longtemps, je craindrais d'avaler un verre maintenant ; car, même le café que je me suis permis en soupant, travaille d'une façon diabolique dans ma cervelle. Dieu seul peut savoir comment j'ai subsisté pendant le temps qu'a duré ma folie. Mais quant à la boisson, il est évident que je n'ai jamais absorbé que de l'eau.

—Si c'est comme cela, camarade, nous n'insisterons pas. Mais j'espère que vous nous excuserez, Tom et moi, si nous nous avançons pour prendre notre petit coup habituel.

—Mais certainement, répondit Shasta. Ne faites pas de façons avec moi et agissez comme si je n'y étais pas.

Les deux chasseurs s'avancèrent au comptoir et demandèrent à boire, tandis que Shasta s'asseyait à une table qui, par hasard, était vacante. Mais à peine y eut-il pris place, qu'une main lourde se posa sur son épaule, et qu'une voix s'écria :

—Ainsi, vous ne buvez pas d'eau de feu, hein ? Eh bien, c'est plus fort que ce que je puis croire !

Shasta se retourna avec vivacité et regarda autour de lui. Il se vit en présence d'un véritable géant, à la barbe d'un rouge carotte, qui tenait un revolver armé à une distance alarmante de sa tête.

—Mais vous buvez certainement, pèlerin. Je suis sûr que vous buvez, continua le géant. C'est parce que la personne qui devait le faire ne vous l'a pas demandé comme il fallait, que vous avez refusé. Maintenant, portez-vous droit devant vous et demandez votre consommation, ou il va y avoir un enterrement ici, et je crains fort que vous n'y figuriez comme cadavre.

—Grand Dieu ! s'écria Tom Pratt, en voyant d'un coup d'œil ce qui se passait ; je suis sûr que notre camarade Shasta est dans l'arène avec Red Jim comme dompteur !

Les deux chasseurs tirèrent à l'instant leurs revolvers, mais le géant à la barbe rouge fut trop prompt pour eux, et avant qu'ils eussent pu le menacer de leurs armes, il les avait couchés en joue.

—Doucement, là-bas, cria-t-il, je puis parfaitement arranger mes affaires sans recourir à votre aide ; ainsi, veuillez rengainer vos joujoux.

Quant à Shasta Sauvage, pas le moindre signe de frayeur ne se montra sur sa physionomie ; il resta assis et contempla les revolvers du géant avec un air plus surpris qu'effrayé.

Les revolvers formaient la paire et provenaient évidemment de fabrication européenne. Les crosses étaient en argent, et représentaient une tête de tigre, dans la bouche duquel passait un anneau d'or. C'étaient des armes d'un cachet tout spécial, et qui, une fois aperçues, ne devaient plus être oubliées.

Red Jim était la terreur de Hardpan. Il était fort comme un taureau, presque aussi vif que ses revolvers, et il conduisait la ville à sa guise.

—Eh bien, voulez-vous boire, rugit-il. Mais Shasta ne sembla guère avoir entendu la question.

—Dites-moi, demanda-t-il avec vivacité, comment il se fait que ces armes soient en votre possession ?

—Que diable, qu'est-ce que cela peut vous faire ? Pourquoi avez-vous besoin de savoir où j'ai trouvé mes armes ? répondit le géant avec un grand aplomb, bien qu'il eut pâli en entendant la question.

—C'est que ces armes sont à moi, dit Shasta avec le plus grand calme.

—A vous ? Ah ! ah ! Eh bien, si ça n'est pas le comble ! Ah ! ah ! ah ! Comment, pèlerin d'enfer, j'ai promené ces armes avec moi depuis bien des années.

—Oui, dit Shasta, environ sept ans.

La face du géant devint d'une pâleur livide et ses mains se mirent à trembler ; cependant il essaya de rester calme.

—Cela ne fait d'ailleurs aucune différence, cria-t-il, quo je les aie portés sept ans ou dix-sept ans ; vous allez boire !

Tous les yeux dans la salle étaient fixés sur eux, mais les revolvers du géant tenaient la foule en respect, il avait le dos appuyé contre le mur.

—Dois-je vous dire comment, où, et quand ces armes se sont trouvées en votre possession ? demanda Shasta.

Les yeux de Red Jim s'enflammèrent de rage.

— Buvez ou mourez ! hurla-t-il.

Shasta, voyant que l'homme était exaspéré et voulait le tuer, demanda un verre de liqueur et l'approcha de ses lèvres. Mais il ne voulait pas boire.

Au moment où chacun s'attendait à le voir vider son verre, il bondit sur ses jambes, saisit le géant à la gorge, l'éleva dans ses bras, et, avec une force surhumaine, le jeta par la fenêtre, en même temps que le plateau et les verres.

Il y eut cri de stupéfaction.

Shasta était étonné lui-même de sa force, et même dans ses meilleurs jours, il ne se serait pas cru capable d'un pareil exploit. Mais la vie sauvage avait décuplé ses forces.

— Hourra ! s'écria Bill Curran. Voilà ce qu'il faut faire, camarades ! Je ne suppose pas que Red Jim aura de sitôt l'envie de vous agacer !

Shasta ramassa les revolvers que Red Jim avait laissés tomber, les mit à sa ceinture, puis se précipita dehors pour voir ce qui était advenu du géant.

Cependant, des plaintes étouffées se faisaient entendre sous la fenêtre ; les quelques personnes qui s'étaient approchées pour en connaître la cause reculèrent d'épouvante à la vue de Red Jim empalé. Il était tombé sur un pieu pointu qui dépassait de deux pieds le niveau du jardin. Il était tombé le dos sur la pointe qui lui avait traversé la poitrine de part en part.

— Grand Dieu ! s'écria Shasta à la vue de cet affreux spectacle, y a-t-il un docteur dans la ville, qui puisse un peu soulager ce pauvre garçon ?

— Le maître de poste est un peu médecin, dit quelqu'un dans la foule, et je vais le chercher immédiatement.

Quelques minutes après, le maître de poste arriva, et déclara de suite la blessure mortelle.

— Il peut vivre encore une demi-heure, si vous le laissez où il est, dit-il, mais si vous extrayez le bâton, il sera mort en cinq minutes.

— C'est fâcheux, très fâcheux, dit Shasta. Je voudrais, pour beaucoup, que ceci ne fût pas arrivé.

— Bah ! dit le maître de poste, il n'était ici que depuis quelques semaines, et il était déjà considéré comme la terreur du pays. Je crois que personne ne le pleurera bien fort.

Le malheureux se tordait et ses hurlements étaient horribles à entendre.

— Pour l'amour de Dieu ! aidez-moi ! quelqu'un ! gémissait-il. Retirez ce bâton de mon dos !

Shasta prit un couteau à la ceinture du blessé et parvint à couper le pieu à proximité de la terre, permettant ainsi à Red Jim de se coucher sur le côté.

— Que Dieu vous bénisse pour ce que vous venez de faire, étranger, dit Jim. J'ai eu tort de vouloir vous brimer et j'ai mérité la punition que j'ai reçue.

— J'en suis fâché pour vous, mon pauvre camarade. Je n'avais pas l'intention de vous tuer. C'est un accident dont je suis en ne peut plus peiné.

— Je le sais, camarade, et je ne vous en veux pas. Mais je vais mourir, et je voudrais pouvoir franchir le dernier détroit avec une conscience à l'aise. Malheureusement je ne le puis. J'ai des comptes terriblement noirs à régler lorsque j'arriverai au bureau du vieux capitaine, et j'ai bien peur de ne pas passer.

— Voyez-vous une objection à me raconter ce que vous savez, sur ces armes ? demanda Shasta, montrant les deux revolvers au mourant.

— Non, répondit celui-ci, je vais vous dire toute la vérité. Ce fut le plus mauvais ouvrage que j'aie jamais entrepris. Il y a environ sept ans, aussi bien que je m'en rappelle, je rencontrai un individu qui se donnait le nom de capitaine Frisco. Il en avait un autre, mais je ne puis me rappeler quel il était.

— Arrêtez, mon garçon, s'écria Shasta, ceci doit être pris par écrit. Quelqu'un voudrait-il apporter ici des plumes et du papier, aussi vite que possible ?

Bill Curran se rendit en courant au magasin, et, peu d'instant après, rapporta du papier, des plumes et de l'encre.

Pendant son absence, Red Jim avait été transporté à l'intérieur de l'auberge.

— Maintenant, mon pauvre garçon, dit Shasta, étendant le papier sur une table, allez-y. Je crois que je pourrai écrire vos phrases presque aussi vite que vous les direz.

— Eh bien ! dit Red Jim, parlant avec grande difficulté, je me rencontrai avec le capitaine Frisco, comme je vous l'ai dit, et ce capitaine était voleur de grand chemin. Un jour, il nous dit— nous étions trois alors— qu'il avait une bonne affaire en mains, et il nous promit des monceaux d'or si nous voulions l'aider à la mener à bonne fin. Il nous avortit que quatre hommes devaient descendre des montagnes, avec des masses d'or, et que nous pouvions les dévaliser et nous emparer du butin. Nous consentîmes à l'aider, et il nous indiqua la place où nous devions attendre le retour des mineurs. Assez tard dans l'après-midi, les quatre hommes se présentèrent ; nous les tuâmes à coup de fusil. Puis, nous nous précipitâmes pour enlever l'or. Mais l'un d'entre eux n'était pas complètement mort, et, soulevant son revolver, il visa à la tête un de nos compagnons qui tomba raide mort. Ce fut avec un de ces mêmes revolvers, qu'il accomplit cet acte de justice. Mais nous l'eûmes bientôt désarmé. Puis, après lui avoir adressé quelques mots à propos d'une affaire de femme qu'il y avait entre eux, le capitaine Frisco tira une seconde fois sur lui. Puis nous rentrâmes au camp, nous commençâmes à boire et à nous enivrer ; et pendant notre sommeil, Frisco leva le pied avec tout le butin.

L'homme s'affaiblissait si fort qu'il ne parlait plus que difficilement.

— Quel est votre vrai nom ? demanda Shasta.

— Mon nom est James Week. Je suis de Virginie.

— Et quel est le nom du troisième homme vivant qui figura dans le meurtre.

— Je ne puis vous dire cela, camarade, répondit Red Jim. Il a été un fidèle compagnon pour moi et je ne voudrais pas me retourner contre lui.

Shasta copia à la hâte les notes qu'il s'était empressé de prendre. puis, après les avoir lues à haute voix, il demanda au mourant de les signer de son nom.

Red Jim prit la plume et griffonna son nom au bas de la page ; après quoi Bill Curran, Tom Pratt et un ou deux autres signèrent comme témoins.

— Et maintenant, camarade, dit Jim, au moment où Shasta serrait précieusement le papier, qui êtes-vous ?

— Je suis le propriétaire de ces revolvers, répondit Shasta. Je suis l'homme qui a tué ce jour là votre compagnon de crime, et que vous laissâtes comme mort, sur le chemin, en patant aux loups.

— Alors, Dieu merci, je n'ai pas été entièrement meurtrier, car vous êtes l'homme sur lequel j'ai tiré, caché derrière les arbres. Voyez-vous, chacun de nous avait son homme à descendre, et vous m'étiez échu pour ma part. Il est vrai que je tirai pour vous tuer, mais Dieu merci, je n'ai pas réussi.

— Et vous rappelez-vous le nom véritable du capitaine Frisco ?

— Non, je ne pourrais vous le dire à présent.

— Était-ce— et Shasta porta ses lèvres à l'oreille de Red Jim— était-ce Henry Calley ?

— Oui, oui ! C'est cela ! Je me le rappelle, maintenant.

Les paroles, de l'homme étaient à peine perceptibles, et comme il cessait de parler, un ruisseau de sang noir jaillit de sa bouche. Pendant quelques instants, il lutta contre la mort, quelques râles se firent entendre ; deux secondes plus tard Red Jim n'était plus.

— Pauvre garçon, dit Shasta, il méritait son sort, mais j'aurais voulu le sauver si j'avais pu. Ce n'était qu'un instrument dans la main d'un autre. Quelqu'un d'entre vous voudrait-il s'occuper de lui faire faire un enterrement décent ? Je paierai tous les frais.

Des bras complaisants furent bientôt trouvés pour transporter le corps, et, une demi-heure après, le bandit reposait dans sa dernière demeure.

CHAPITRE IV

UNE DÉCOUVERTE BEAUCOUP PLUS IMPORTANTE

Shasta Sauvage et les deux chasseurs retournèrent à la cabane, où ils causèrent à leur aise des événements de la soirée.

— Cette histoire est bien surprenante, n'est-ce pas, camarade ? dit Bill Curran.

— Oui, répondit Shasta, et maintenant je ne m'étonnerai plus de rien, quelle que soit la chose qui puisse encore arriver.

Puis, après une pause, il ajouta :

— Comme j'ai à attendre ici jusqu'à après-demain avant de me mettre en route je compte aller demain à la recherche d'un gisement d'or dont je vous ai déjà parlé. Je crois bien pouvoir retrouver la place, à moins que les lieux n'aient bien changé d'aspect depuis l'époque où je l'ai découvert.

— A quel endroit à peu près ? demanda Bill.

— C'était situé près de trois collines, que l'on appelait les trois sœurs, et...

— Mais, camarade ! exclama Bill, je sais où cela se trouve, et il y a en ce lieu une des plus grandes mines de la Californie. Je crois que votre découverte vous a été enlevée par quelqu'un.

— Quoi ! Y a-t-il là une mine en exploitation ?

— S'il y en a une, mais sans doute, camarade. On l'appelle la Perle, et c'est la plus riche dont j'aie jamais entendu parler.

— Quel en est le propriétaire ?

— Oh ! Quant à ça, dit Bill, je ne puis vous dire son nom ; mais c'est un véritable nabab. Je l'ai vu. Il vient de temps en temps à Hardpan, et se rend à la Perle à cheval. Il n'y a qu'environ une dizaine de milles, d'ici à la mine. Il s'est fondé sur les lieux une véritable ville, et le propriétaire de la Perle y a fait construire un grand hôtel. Mais la diligence ne va pas encore jusque-là, et il n'y a pas encore de bureau de poste, quoique j'aie entendu dire que l'on allait en établir un, dans une ou deux semaines.

— Pouvez-vous m'accompagner là-bas, demain ? demanda Shasta.

— Nous avons fait une si mauvaise chasse hier, que nous pourrions difficilement perdre la journée de demain. Mais nous vous mettrons sur la route, et vous trouverez très facilement le chemin.

— Très bien. Je ne veux pas vous empêcher de travailler, répliqua Shasta. Je vous dois déjà beaucoup de reconnaissance.

Le lendemain, de grand matin, Shasta partit à pied pour visiter la mine "La Perle," et il arriva à destination sans encombre.

Il trouva les moulins de la mine, établis sur le même emplacement, qui, sept ans auparavant, lui avait servi de gîte, ainsi qu'aux Raesoners. Les bâtiments étaient larges, et la ville elle-même portait toutes les apparences d'un accroissement rapide.

De fait, elle semblait avoir beaucoup de chance de dépasser Hardpan, dans un avenir fort rapproché. L'hôtel était vaste et commode, et était, sous tous les rapports, un établissement de première classe.

Shasta se promena quelque temps dans la ville, contemplant ce paysage qui lui avait été si familier, et qui était maintenant entièrement transformé, quoiqu'il lui semblât qu'il l'avait vu la veille pour la dernière fois. A la fin, il s'approcha des bureaux de "La Perle" et y entra.

Un employé lui demanda ce qu'il désirait et il répondit :

— Je viens vous demander le nom du propriétaire de la mine ?

— Elle est la propriété de la "Pearl Mining Co.," répliqua le commis.

— Et qui est à la tête de la compagnie ?

— M. Henry Calley, de San Francisco. Il en est président, et les travaux sont conduits sous sa direction.

Shasta quitta le bureau et se remit en route immédiatement pour retourner à Hardpan.

— Ainsi, murmurait-il, Henri Calley jouit du fruit de son crime, tandis que moi, je suis un mendiant.

Peut-il se faire que pendant sept ans, j'aie été fou, courant comme un sauvage parmi ces montagnes et ces fourrés inextricables ? Cela peut-il être vrai, ou ai-je fait un rêve ?

Pendant sept ans, éloigné de ma femme et de mon petit enfant, que je n'ai encore jamais vu ! Pauvre Mary ! Lorsque ma pensée se reporte sur elle, je sens mon cœur prêt à éclater dans ma poitrine. Comme elle a dû attendre et espérer ma venue, pendant toutes ces années passées loin d'elle !

Mais, Dieu du ciel ! m'a-t-elle attendu ? Ne peut-elle pas être, en ce moment, la femme d'un autre ? Non, non ! Cela ne se peut pas ! cela ne pourrait être ! Cette seule idée me rend fou ! Et, pressant sa tête entre ses mains crispées, le pauvre homme sanglota, le cœur déchiré par ses poignantes réflexions.

Demain ne viendra-t-il donc jamais ? gémit-il. Mary ! Mary ! Pauvre cœur, attends-moi encore avec patience pendant quelques semaines, et il me sera donné alors de te serrer dans mes bras !

... Quel triste intérieur cela doit être chez moi, pour ceux qui attendent le retour d'être aimés. Pauvre Mme Raesoner ! Comme elle doit être impatiente, du retour de son mari et de ses enfants, si elle l'espère encore. Et dois-je lui porter l'horrible vérité ? Le choc la tuera sûrement !

Ah ! Henry Calley, je suis sur vos traces, et je vous ferai rendre compte de vos crimes. Profitez de votre opulence, pendant que vous le pouvez encore ; car, en présence du Dieu Tout-Puissant, je jure que je vous poursuivrai et que j'extraurai la dernière goutte de sang de votre cœur infâme ! Je vous ferai souffrir tout ce qu'un homme peut souffrir. Les sept ans que j'ai dû effacer de ma vie seront doublés, lorsque je m'en vengerais sur vous. Jouissez vite de votre existence et de votre fortune, car la fin est proche.

Shasta était si entièrement plongé dans ses pensées, qu'il ne vit pas un homme qui s'était placé devant lui sur la route. Ce ne fut qu'en se heurtant contre lui qu'il s'aperçut de sa présence ; aussitôt il s'arrêta et arma son revolver.

L'homme qui se trouvait devant lui était un Indien.

C'était un beau garçon, droit comme une flèche, et âgé de trente ans au plus.

— Le "tueur de loups" ne reconnaît-il pas son ami ? demandait-il à Shasta dans un anglais assez compréhensible.

— Que voulez-vous dire ? répliqua Shasta en portant ses mains à son front ; je ne saisis pas la signification de vos paroles.

— Le "tueur de loups" a quitté son frère rouge, hier, dit l'Indien ; et depuis ce moment Œil-d'Aigle l'a cherché partout. Il le trouve maintenant habillé comme les visages pâles, à la place des peaux qu'il portait hier. Et ses yeux non plus ne sont plus sauvages.

— M'appellez-vous le "tueur de loups" ? demanda Shasta.

— Oui, répliqua l'Indien ; ne me reconnaissez-vous pas, moi, Œil-d'Aigle ?

— Je ne sache pas vous avoir vu avant ce jour, répondit Shasta, avec un complet accent de franchise.

— Œil-d'Aigle va reporter les idées de son frère blanc vers le passé, et lui dire où il a vu Œil-d'Aigle.

Par une nuit noire, orageuse, Œil-d'Aigle tomba du haut d'un roc élevé et se blessa si gravement qu'il lui était impossible de marcher. Les loups des montagnes le trouvèrent, étendu dans la vallée, et allaient commencer à faire un festin de sa chair, lorsque le tueur de loups arriva, poussant de grands cris et les assommant à droite et à gauche avec son bâton.

Toute la nuit, il se tint là, le dos appuyé contre un rocher, Œil-d'Aigle étendu à ses pieds, et il ne cessa de combattre avec sa massue les loups affamés, jusqu'à ce qu'au matin, épuisé, il tombât sur le sol.

Alors Œil-d'Aigle se traîna jusqu'à un ruisseau voisin, en rapporta de l'eau dont il baigna la face du chasseur, et, lorsque celui-ci revint du pays des esprits, Œil-d'Aigle l'aida à atteindre le sommet d'un grand rocher.

Ce jour-là, et pendant toute la nuit suivante, ils cam-

pèrent ensemble, pendant que les loups hurlaient autour d'eux, incapables de les atteindre.

Puis, lorsque vint le matin, Œil-d'Aigle était mieux et il conduisit le tueur de loups, dans sa caverne de la montagne, où il vécut avec lui pendant longtemps.

—Œil-d'Aigle, dit Shasta, en étendant la main, vos paroles me rappellent vaguement le temps dont vous parlez. Je me souviens de vous, et je vous remercie pour tout ce que vous avez fait pour moi.

—Le tueur de loups se rappelle-t-il le souterrain où il vécut et l'or qui y était renfermé ? demanda l'Indien.

—Non, dit Shasta, je ne me le rappelle pas.

—Vaut-il venir avec Œil-d'Aigle jusqu'à cet endroit ?

La matinée était passée ; et, ne sachant que faire pour tuer le temps jusqu'à la nuit, Shasta consentit à accompagner son étrange compagnon, pour lequel il se sentait d'ailleurs une amitié instinctive.

Une promenade de trois heures les amena sur les lieux, et ils s'arrêtèrent à un souterrain creusé dans le flanc d'une montagne escarpée.

—Ils entrèrent dans la caverne, et à ce moment Shasta sembla se réveiller d'un rêve. Le passé lui revenait à l'esprit comme les événements de la veille se reportent au cerveau, après une longue nuit de sommeil.

Il reconnut les lieux ; il se rappela les long jours et les longues nuits qu'il avait passés là avec son ami indien.

Allant sans hésiter vers le coin le plus reculé de la caverne, il souleva un bloc de pierre placé devant un trou creusé dans le roc, et aussitôt une immense quantité d'or, caché en cet endroit, éclaira de ses rayons lumineux, les coins sombres de la demeure souterraine. Il y avait là des lingots aussi gros que des œufs, des poignées d'autres plus petits, et une quantité de poussière qui eut enrichi la ville entière de Hardpan.

Shasta Sauvage était millionnaire !

Se tournant vers son compagnon, il lui dit :

—Œil-d'Aigle, pouvez-vous me conduire au lieu où nous avons trouvé cet or ?

L'Indien fit un signe de tête affirmatif et sortit de la cave. Shasta le suivit, et, quelques minutes après, ils arrivaient à un endroit où se trouvait un riche gisement du précieux métal.

—Ici, dit l'indien, le tueur de loups a travaillé pendant des jours et des jours, extrayant l'or de la terre avec une pierre aiguisée, pendant qu'Œil-d'Aigle emportait le métal récolté, pour aller le laver à la rivière et l'emmagasiner ensuite dans la grotte.

Shasta reconnut l'emplacement. Mais il y avait encore beaucoup de lacunes dans sa mémoire ; et celles-là, il ne pouvait les remplir. C'étaient évidemment les événements qui se rapportaient au temps de ses plus forts accès de folie ; car l'indien lui raconta qu'au bruit du hurlement d'un loup, il abandonnait son ouvrage et s'enfuyait dans les bois, en poussant des cris sauvages ; et que quelquefois il était resté absent plusieurs jours, jusqu'à ce que l'indien eut put le trouver et le ramener à la grotte.

Shasta tomba à genoux et remercia Dion. Puis, saisissant la main de l'indien, il dit :

—Œil-d'Aigle, vous avez sans aucun doute sauvé ma vie plusieurs fois, et j'ai bien peur de ne pouvoir jamais vous payer la dette que j'ai contractée envers vous.

—Si Œil-d'Aigle a sauvé la vie de son frère, ce n'est pas plus que ce que le tueur de loups a fait pour lui. Œil-d'Aigle ne peut jamais oublier cette terrible nuit et aussi longtemps qu'il vivra, il sera l'esclave de son frère blanc.

—Je dois quitter ces lieux pour quelque temps, Œil d'Aigle, dit Shasta ; et je désire que vous consentiez à rester et à garder ce trésor jusqu'à mon retour.

—Œil d'Aigle restera.

Ils retournèrent à la case, où Shasta remplit ses poches de lingots ; puis il se remit en route pour retourner à Hardpan, avec l'indien comme guide.

Lorsqu'ils furent arrivés à destination, l'indien s'arrêta et

lui dit qu'il voulait retourner à la grotte. Alors Shasta lui donna les revolvers qu'il avait achetés à Hardpan, lui souhaita un bon voyage et continua seul sa route.

Il était nuit lorsqu'il atteignit la ville ; et il se rendit de suite à la cabane de ses amis, qu'il trouva attablés devant le repas du soir.

—Eh bien ! camarade, s'écria Bill, nous commençons à croire que vous étiez perdu !

—Non, dit Shasta, je suis revenu sain et sauf, mais je suis affamé comme un ours.

—Eh bien, asseyez-vous là, à la table du festin, et ensuite nous sortirons pour voir si la diligence est arrivée en ville.

Shasta ne se le fit pas dire deux fois ; il s'assit aussitôt et partagea de tout cœur le repas des deux chasseurs ; puis, pendant que Tom débarrassait la table, il dit à Bill :

—J'ai été heureux aujourd'hui, mon ami, et je puis vous rendre votre prêt, même avant de l'avoir employé.

Et il jeta une poignée de lingots sur la table.

—Dieu du ciel ! s'écria Bill. Mais, camarade, il y a là cinq fois plus d'or que je ne vous en ai donné. Quoi, mille tonnerres ! Avez-vous mis la mine de "la perle" dans votre poche et l'avez-vous apportée ici ?

Shasta se mit à rire.

—Non, répondit-il, mais j'ai trouvé une nouvelle mine, à moi seul. Je suis en veine, mes amis ; et aussitôt que je reviendrai de mon voyage dans l'Est, je vous donnerai votre part.

—Mais, dit Bill, je n'ai pas besoin de prendre tout cet or qui est sur la table, camarade !

—Vous pouvez le prendre ou le laisser, comme il vous plaira, dit Shasta, mais moi je ne le reprendrai pas. Ainsi, vous ferez tout aussi bien de le garder et le mettre de côté.

Bill protesta, mais cela ne servit à rien ; aussi finit-il par prendre les lingots et par les serrer précieusement.

Puis tous trois se dirigèrent vers le salon de la *Primerose*, pour être là à l'arrivée du coche.

CHAPITRE V

SHASTA RENCONTRE UN VIEIL AMI

Shasta et les deux chasseurs, se rendirent directement au salon de la *Primerose*, qui était situé près du centre de la ville, et qui habituellement, était la première station de la diligence, après son arrivée.

Là, la ville entière était rassemblée.

Shasta attira l'attention générale, en entrant dans la salle. Tous les yeux étaient tournés sur lui, et un profond silence régna tout à coup.

La discussion avec Red Jim, et la mort terrible du colosse, avaient servi de thème à la conversation de tout le monde ; et, en disant et répétant une chose vraie au fond, mais constamment enjolivée et augmentée, on avait fini par raconter une histoire extraordinaire, dans laquelle les faits réels n'occupaient plus qu'une faible place.

Les deux chasseurs se rendirent au comptoir, et Shasta se tint près d'eux, pendant qu'ils absorbaient leur potion du soir, car aucun siège n'était disponible.

Tout à coup, une main pesante tomba sur son épaule, et une voix lui cria dans l'oreille :

—Vous êtes donc la canaille qui a tué Red Jim ?

—J'ai été la cause de sa mort, je crois, répondit froidement Shasta, en se retournant.

—Alors, par Jupiter, je vais vous fournir un autre ouvrage ! Red Jim était mon compagnon, et la canaille qui l'a tué va avoir à en découdre avec moi ! Venez droit dans la rue, espèce de grand flandrin ; et vous allez voir comment je vais faire de vous une écumoire !

L'homme qui parlait ainsi était un grand individu, à la démarche lourde, à la barbe épaisse, un portrait parfait du *desperado* de l'ouest. Il tenait un revolver armé, avec lequel il mit en joue la tête de Shasta.

—Eh bien, s'écria Bill Curran, voilà que notre ami a été de nouveau ramassé ! Dites donc là bas, chef aux long che-

veux, si vous ne remettez pas de suite votre joujou à la ceinture, je vais vous régler votre affaire ! Et Bill plaça son revolver sous l'oreille du camarade de Red Jim. Et maintenant, n'ayez pas seulement l'air de faire un olin d'œil, ou je vous envoie ce plomb dans la tête !

— Oh ! répondit le *desperado*, vous ne pourrez pas m'effrayer comme cela ? Je tiens la vie de votre camarade entre mes mains ; et n'ayez pas l'air de broncher vous-même, car si vous le faites, j'appuie le doigt sur la détente et j'envoie votre ami dans l'autre monde. N'oubliez pas cela. Mon nom est Texas Joe, et je puis me mesurer avec n'importe quel homme. Voilà l'espèce de type que je suis !

— Vous dites que vous étiez le compagnon de Red Jim ? demanda Shasta.

— Oui, voilà justement ce que vous m'avez entendu vous dire à l'oreille, tonna Texas Joe, et j'ai besoin que vous sortiez d'ici pour régler nos comptes !

— Peut-être, étiez vous déjà son camarade, il y a sept ans, dit Shasta, quand le capitaine Frisco vous prit avec lui, pour massacrer quatre mineurs.

La face du colosse devint d'une pâleur livide, et pendant un instant, sa main s'abaissa. Bill Curran fut prompt à saisir ce moment de trouble, et tournant rapidement autour de lui, il lui mit son revolver sous le nez, en criant : Maintenant, que pensez-vous de ma situation ? Nous verrons qui tient la meilleure main, pour le petit jeu que nous allons jouer ! Laissez tomber votre revolver sur le plancher ou sinon, vous êtes un homme mort !

Le colosse laissa tomber son arme devenue inutile.

— Voilà l'affaire, s'écria Bill. Maintenant, camarade Shasta, balayez-nous donc le plancher de cette vermine-là.

— Voilà justement ce que je serais curieux de lui voir faire, cria Texas Joe. Avancez donc, grand escogriffe, cria-t-il, bondissant en avant et frappant Shasta au visage, du revers de sa main.

Le coup prit Shasta par surprise ; mais pâle de rage à cet affront, il sauta sur son provocateur, le saisit à la gorge et le jeta sur le sol, en se renversant sur lui, les genoux sur sa poitrine.

— Vous feriez bien de me tuer, pendant que vous le pouvez, râla l'homme ; car si vous ne le faites pas, je vous tue la première fois que je vous rencontre.

— Je n'ai pas besoin de vous tuer, dit Shasta, mais je vais vous marquer pour la vie, afin de pouvoir vous reconnaître, quand j'en aurai besoin. Et tirant son couteau, le même qu'il avait enlevé à la ceinture de Red Jim, il coupa un morceau de chacune des oreilles du vaincu.

Texas Joe poussa un hurlement de douleur, et fit de vains efforts pour s'échapper, mais Shasta le maintint fortement jusqu'à ce que tout fut fini ; puis, il le laissa se relever.

Fou de douleur et de rage, le géant bondit sur lui, mais Shasta le saisit sans peine et l'envoya rouler tout de son long à une douzaine de verges de là. Il tomba d'une pièce, sa tête porta contre le coin aigu d'une table, et il resta privé de connaissance.

— Par le ciel ! exclama Tom Pratt, vous êtes un fameux gaillard, camarade, et je crois que les citoyens de cette ville en garderont le souvenir.

— On dirait que c'est la fatalité qui me jette malgré moi dans ces querelles, dit Shasta. Mais que voulez-vous, quand on m'attaque, je me défends. Je regretterais cependant d'avoir encore tué cet homme, quoique ce soit lui qui l'a voulu.

Mais Texas Joe n'était pas mort.

A ce moment, le coche arriva, et un grand mouvement se produisit vers la porte de la *primerose*. Shasta fut des premiers à sortir de la salle, afin d'arriver à temps pour voir descendre le premier voyageur.

C'était un grand homme, bien fait et bien mis ; mais à sa vue, Shasta se recula vivement, car il venait de reconnaître Henry Calley.

Shasta eut beaucoup de peine à modérer le désir qu'il avait

de sauter à la gorge du scélérat ; mais il savait que cela ne servirait pas son projet. Aussi, par un puissant effort de volonté, il commanda à sa haine et resta froid en apparence.

La personne suivante, qui descendit de la diligence était un homme que Shasta reconnut immédiatement comme un de ses vieux camarades d'école. Son nom était Paul Marvin. Il était à peu près du même âge que Shasta, et pendant leur séjour à l'école, ils avaient toujours été fort liés.

Shasta ne l'avait pas vu depuis son départ de Colchester, avec la bande des chercheurs d'or, dix années auparavant, lorsqu'il était venu lui faire ses adieux à la gare ; mais il le reconnut de suite.

Paul avait du faire partie de leur compagnie, mais la mort soudaine de son père l'avait empêché de partir au dernier moment.

Le salon de la *Primerose* était le seul hôtel d'Hardpan. A cette époque, il possédait deux ou trois chambres à coucher. L'une d'elle fut retenue par Henry Calley et l'autre par Paul, qui tous deux devaient partir pour la Perle le lendemain.

Shasta Sauvage ne rentra pas dans la salle, mais prenant à part son ami Bill Curran, il dit :

— Cet homme n'est-il pas le président de la Perle ?

— Oui, répondit Bill, c'est là le gaillard.

— Avez-vous fait attention à l'autre homme ?

— Oui, mais je ne le connais pas.

— Eh bien, mon ami, dit Shasta, je voudrais que vous me fissiez une faveur. Je voudrais que vous profitiez d'une occasion favorable, et que, aussitôt que cet homme sera seul (je parle de celui qui porte les deux sacs) vous lui demandiez de venir avec vous à la cabane. Dites lui qu'un vieil ami de Colchester demande à le voir.

— Mais, supposons qu'il croie qu'il y a un piège dans mon histoire, et qu'il refuse de venir, suggéra Bill.

— Vous ne le connaissez pas, répondit Shasta. Il viendra. Il n'y pas de garçon plus courageux au monde. Veuillez seulement à ce que l'autre homme ne soit pas près de vous, lorsque vous lui parlerez.

— Très bien ; je vais veiller à cette partie de la commission, et je vous l'amènerai s'il y a moyen.

Shasta partit du côté de la colline, et environ une demi-heure après, Bill apparut en compagnie de Paul Marvin.

— Voilà l'homme qui veut vous voir, camarade, dit Bill. Et maintenant, je m'en vais sortir et laisser la maison à votre disposition pour le temps qu'il vous plaira.

Shasta était assis près de la table, la figure plongée dans ses mains, mais aussitôt que Bill eut fermé la porte, il leva la tête.

— Mon Dieu ! cria Paul, c'est *Ralph Ro and* !

— Oui, Paul, c'est moi !

Tous deux se serrèrent la main avec effusion.

— Mais, exclama Paul, on vous a cru mort. Henry Calley est revenu en 1853, en annonçant que vous et vos camarades aviez été tués. Il en apporta la preuve sous forme d'un chiffon de journal, qui donnait votre nom parmi ceux des personnes tués, pendant une rencontre avec les Indiens.

Shasta raconta à son ami la triste histoire que l'on connaît, n'omettant que le nom du meurtrier.

— Et maintenant, dit-il, en finissant, lisez ceci. Et il tendit à Paul la confession dernière de Red Jim ou James Week, sur laquelle le nom de l'assassin était écrit en toutes lettres.

— Tonnerre ! cela peut-il être vrai ? s'écria Paul, sautant sur ses pieds, les lèvres pâles.

— Oui ! dit Shasta, tout cela est vrai !

— Et allez-vous le laisser impuni ?

— Si Dieu me prête vie, non !

— Tant mieux ! dit Paul, à partir de ce moment je suis avec vous. J'ai été son employé, son secrétaire privé, mais désormais je ne veux plus avoir rien de commun avec lui.

— Dites-moi, Paul, dit Shasta, parlez-moi de ma femme.

Les pleurs sortirent des yeux de son ami, et il sembla qu'il lui fut impossible de proférer un seul mot.

— Parlez, parlez ! cria Shasta. Elle n'est pas morte ?

— Elle est pire que morte !

— *Pire que morte ?* répéta le pauvre homme. Oh, mon Dieu ! Dites-moi tout !

— *Elle est sa femme !*

Shasta poussant un rugissement de douleur affolée, tira son couteau et se précipita vers la porte. Mais son ami l'arrêta et finit par lui persuader de se rasseoir. Mais il ne pouvait que se tordre les bras, et gémir.

— Dites-moi tout, demanda-t-il à la fin, et Paul le fit. Il lui raconta comment Henry Calley était revenu au pays ; comment il avait apporté la nouvelle de la mort de Ralph et de celle des Raesoners. Il lui dit la mort de la pauvre Mme Raesoner, la profonde douleur témoignée par Calley ; et, enfin, comment il avait obtenu le respect et l'amitié, sinon l'amour de Mary, et comment il l'avait épousée.

— Et où est-elle maintenant ? demanda Shasta.

— Elle est à San-Francisco.

— Et l'aime-t-elle—*lui ?*

— Je suis resté avec lui pendant trois ans, dit Paul, et j'ai assisté en partie à leur vie domestique. Il y a un portrait de vous perdu dans la biblioèque, et je l'ai vu debout et le regardant, avec des yeux que je ne lui ai jamais vus, lorsqu'elle le regarde. Je l'ai vu lui aussi, une fois jeter un regard sur le portrait ; et un jour il a demandé comment il se faisait que les yeux de ce portrait le suivissent toujours dans la chambre ; et je me rappelle lui avoir raconté une histoire que j'ai entendue une fois, à propos d'un meurtrier qui fut conduit aux galères pour avoir fait cette même question, et ce jour là, il faillit s'évanouir. Il prétextait une douleur dans le côté et quitta bientôt la chambre. Moi, je n'y pensai plus. Mais maintenant je comprends la cause réelle de son trouble soudain.

— Je suppose qu'il est très riche, dit Shasta.

— Et bien, oui et non. Il remue beaucoup d'or, et cependant il a assez de billets en circulation pour être englouti en un moment, s'il ne payait pas les intérêts de l'argent emprunté.

— Paul Marvin, voulez-vous m'aider à le ruiner ?

— Oui, je le veux et de suite !

— Alors, reprit Shasta, joignez-vous à moi. Je suis aussi riche qu'un homme peut l'être ; je vous donnerai le double des appointements que vous receviez, et ensemble nous forcerons Henry Calley à rendre un compte terrible de ses forfaits.

Les deux amis se serrèrent la main et les deux chasseurs entrant un moment après, les trouvèrent encore la main dans la main, comme s'ils promettaient devant Dieu de tirer une vengeance terrible du lâche meurtrier.

Paul Marvin retourna de suite à la *Primerose* ; et allant à la chambre d'Henry Calley, lui annonça sa démission. Et lorsque la diligence repartit de Hardpan le lendemain matin, Paul Marvin et Shasta Sauvage étaient parmi les voyageurs.

CHAPITRE VI

UN DOUBLE COMPTE

Henry Calley, président et directeur général de la *Pearl Mining Co.*, était assis dans son bureau, luxueusement meublé, dans le bâtiment de la compagnie. Ce bâtiment était situé près des mines, dans la ville croissante de Trois Sœurs, placée entre trois montagnes. Le président fut tout à coup arraché à ses réflexions, par un employé qui entra et lui dit qu'un homme, resté dans l'antichambre, demandait à le voir, pour affaires importantes.

— *Fait-le entrer*, dit le président.... Ah ! je suis heureux de vous voir, M. Marvin ! Vous êtes-vous repenti de la manière dégagée avec laquelle vous m'avez quitté l'année dernière, et revenez-vous pour reprendre votre position ? S'il en est ainsi, et il sourit ironiquement en parlant, je dois vous informer qu'il n'y a plus de place pour vous.

Sans prêter aucune attention aux remarques du président, Paul Marvin sortit de sa poche un petit paquet de papiers et dit :

— J'ai ici certains papiers que le propriétaire de la mine Diamant, désire que je vous présente aujourd'hui.

— La mine Diamant ? dit Calley en prenant le paquet. Voyons voir ; c'est une mine à quelques milles d'ici, qui fut mise en exploitation le mois dernier, n'est-ce pas ?

— Oui, dit Paul, c'est cela même.

— Et vous avez des relations avec la mine Diamant.

— Oui, j'en suis le gérant.

— Le gérant ! Eh bien, vous faites votre chemin dans le monde. Et quel en est le propriétaire ?

— M. Shasta Sauvage, de San-Francisco, répliqua Paul.

— Sauvage, Sauvage ? répéta rêveusement le président de la Perle. Où donc ai-je entendu ce nom auparavant ? Oh ! oui, je me rappelle. C'est l'homme avec qui vous êtes parti, lorsque vous m'avez quitté. J'ai entendu beaucoup parler de lui à Hardpan. Il a tué un homme là, je crois. Mais peu importe ; je ne m'occupe pas de ce qu'il est.

Calley avait ouvert le paquet de papiers, tout en parlant ; et lorsqu'il en eut vu le contenu, sa face devint pâle.

— Comment tous ces billets sont-ils entre vos mains ? demanda-t-il faiblement.

— Je vous ai dit, monsieur, que M. Sauvage désirait que je vous les présentasse !

— Mais où les a-t-il eus ?

— Une question de ce genre devrait être posée au propriétaire lui-même, Monsieur. Pour moi, je n'agis que d'après ses instructions.

— Bien, je ne suis pas préparé à payer les intérêts aujourd'hui. De pareilles affaires sont ordinairement réglées à mon bureau de San-Francisco. Vous eussiez dû présenter cette bagatelle là-bas.

— Les traites ont été présentées là-bas, dit Paul, et l'on nous a renvoyés à vous. Ce n'est qu'une bagatelle, comme dit M. Sauvage et comme vous venez de le dire vous-même. Les traites ne se montent qu'à deux cent vingt mille dollars, principal et intérêts à cette date, et—

— Grand Dieu ! s'écria Calley, sautant sur ses pieds, je pensais que vous vouliez les renouveler. Vous ne voulez pas dire que vous réclamez le capital, n'est-ce pas ?

— Certainement. M. Sauvage croit la somme trop minime pour s'en occuper si longtemps. Il m'a dit hier qu'il eût voulu que le reste fut dû, pour en finir en une fois. Une telle somme n'est rien pour lui.

— Le reste ! cria Calley. Possède-t-il encore d'autres de ces traites infernales ?

— Oui, il en a d'autres. Elles se montent en tout à environ \$500,000 dollars, je crois.

Henry Calley retomba sur sa chaise.

— Il y a quelque machination là-dessous, dit-il. Ce Sauvage essaie de me mettre au pied du mur, pour une raison ou une autre, et vous l'aidez. Personne d'autre que vous ou moi ne savait où trouver ces papiers, et vous les avez achetés. Quel est votre but ?

Le président de la Perle avait deviné juste.

— Il n'y a pas de secret là-dedans, dit Paul, et puisque vous croyez que l'affaire est une ruse, je vais vous expliquer tout en détail.

M. Sauvage désirait devenir possesseur d'actions de la Perle, et sur le marché on n'en trouve que difficilement, pour or ou pour argent. Je connaissais l'existence de ces traites, et je savais que vous possédiez assez d'actions dans la mine pour en couvrir le montant, et lorsque je dis à M. Sauvage ce que j'en savais, il me pria de les réunir. Je l'ai fait et les voilà, au moins, en partie.

Entre nous, M. Calley, il ne doit pas y avoir de sous-entendus. Je connais votre situation. Vous n'avez que peu d'argent comptant, relativement parlant, tandis que le stock de la Perle, dont vous êtes possesseur, est justement suffisant pour couvrir les traites en circulation. Vous pourriez difficilement vous laisser convaincre de vendre vos actions, mais il vous faut racheter ces traites, et le seul moyen est de nous donner votre stock de la Perle en retour.

M. Sauvage désire de plus que je vous dise quo si vous

voulez prendre maintenant toutes les traites qu'il a de vous, il vous fera remise d'un tiers de l'intérêt dû !

—Mais votre but ? Quel est votre but ?

—Simplement comme je vous l'ai dit, d'acheter des actions de la Perle. Vous en avez suffisamment, à leur valeur présente, pour racheter ces traites, dont nous avons besoin.

—Mais *pourquoi* Sauvage en a-t-il besoin ?

—Voilà une autre question à laquelle lui seul peut répondre.

—Et si je refuse ?

—Vous ne le ferez pas. Vous ne le pouvez pas. Vous pouvez nous obliger à vous poursuivre judiciairement, cela est vrai, mais cela montrerait votre situation financière sous son vrai jour, et qui croyez-vous qui y gagnerait ?

—Malédiction sur vous ! s'écria Calley, frappant la table de son poing fermé. Il y a quelque chose derrière tout ceci ! Mais, allez ! jouez vos atouts, et puis nous verrons qui ramassera l'enjeu. Apportez ces maudites traites demain et les actions seront à vous.

—Les apporterai-je toutes avec moi, ou seulement celles qui sont échues ?

—Apportez-les toutes, jusqu'au dernier cent qu'elles représentent !

A l'heure fixée, le lendemain, Paul Marvin était au bureau de la Perle, mais le président n'était pas là pour le recevoir. Il avait été appelé ailleurs, pour affaires urgentes—dit un employé—mais lui—l'employé—avait reçu instruction d'agir en son nom, et d'opérer l'échange des traites contre les actions.

La journée était avancée, et avant que cette transaction fût terminée, le soleil était déjà descendu très bas à l'horizon.

Paul réunit les précieux papiers en un paquet ; puis se rendit à l'hôtel du "Repas de la montagne," comme s'appelait la *posada* des Trois-Sœurs. Il y prit son souper, et ensuite il partit à cheval pour regagner la mine Diamant.

La nuit était venue, sur ces entrefaites ; mais la lune commençait à briller, et il se sentait capable de voyager avec une grande vitesse.

Il avait parcouru plus de la moitié de la distance, et allait entrer dans une gorge étroite, par laquelle passait la route, quand il fut soudainement arrêté par deux hommes masqués, qui le mirent en joue avec des pistolets armés.

—Levez les mains !

Paul laissa tomber les rênes instinctivement, et leva les mains comme on le lui ordonnait.

—Que voulez-vous ? demanda-t-il.

—Nous voulons tout ce que vous avez sur vous, qui ait quelque valeur, dit le chef. Ainsi, tenez-vous tranquille comme une souris et gentil comme un agneau, pendant que mon compagnon vous fouillera.

L'autre homme masqué se porta en avant et prit les revolvers à la ceinture de Paul ; puis il s'empara du paquet de papiers, de sa montre, d'un peu d'argent qu'il avait sur lui et alla même jusqu'à faire disparaître un bouton de chemise qui, certes, ne valait pas plus de vingt dollars.

Lorsque ceci fut fait, Paul fit tous ses efforts pour reconnaître les visages que cachaient les masques, mais il ne fut pas capable d'y parvenir. Tout ce qu'il pouvait en voir étaient les yeux. Mais les oreilles du bandit n'étaient pas recouvertes, et, dans chacune d'elles, Paul vit une profonde entaille qui semblaient être les cicatrices d'anciennes blessures.

Après qu'ils eurent débarrassé leur victime de tout ce qu'ils considéraient comme ayant quelque valeur, ils lui ordonnèrent de continuer sa route, et, ne voyant rien de mieux à faire, Paul leur obéit.

Mais le jeu ne finit pas là.

Les deux voleurs de grand chemin attendirent jusqu'à ce que le bruit des sabots du cheval se fut évanoui dans la distance, puis reprirent le chemin des Trois-Sœurs.

—C'est le plus facile travail que j'aie jamais fait, dit l'un. Quoi ! il n'a pas seulement fait mine de résister. Oh ! nous l'avons absolument épaté.

—Oui, dit l'autre, et cela m'a surpris. Je croyais qu'il ferait plus de bruit. Je croyais qu'il était plus brave.

—Oh ! Nous l'avons pris adroitement et...

—*Levez les mains !*

—Oh ! s'écrièrent les deux voleurs en tirant si brusquement sur leurs rênes, que leurs chevaux faillirent se renverser. Un homme à cheval était là devant eux, un pistolet chargé dans chaque main, pointé sur la poitrine des deux misérables.

Il va de soi que les mains se levèrent.

Alors, un Indien, jusqu'alors caché derrière des buissons, s'avança vers eux. Lui aussi portait un masque et les coucha en joue avec son rifle.

Pas un mot ne fut prononcé.

L'homme monté se porta en avant, désarma les deux hommes et fouilla leurs poches ; et, quelque étrange que cela paraisse, il ne prit que ce qui avait été enlevé à Paul Marvin, peu de temps auparavant ; rien de plus, rien de moins, si ce n'est leurs pistolets !

Quand cette opération fut finie, il lança son cheval au grand galop, et bientôt il disparut au tournant de la route. L'Indien, qui avait prêté une oreille attentive, n'entendant plus le bruit des sabots du cheval, jeta son rifle sur l'épaule, et en deux bonds fut dans le bois, où il disparut à son tour.

Eh bien ! ça me suffoque ! dit l'un des deux cavaliers, en laissant tomber les mains et en poussant un long soupir, pendant que l'autre exprimait ses sentiments par une bordée de jurons. à rendre jaloux un pirate des mers du Sud.

Le dernier voleur continua sa course, descendit la route et traversa la passe, au bout de laquelle il fut rejoint par Paul Marvin.

—Quelles nouvelles, Shasta, mon brave détrousseur ? demanda Paul. Les avez-vous repris ?

—Oui, répliqua Shasta Sauvage, car c'était lui, je leur ai repris jusqu'au dernier cent. Voici vos pistolets. Nos plans ont réussi à merveille, et tout s'est présenté comme je l'avais prévu.

Etranges temps ! Etranges mœurs !

CHAPITRE VII

A DEUX DE JEU

Quelques jours après les événements que nous venons de raconter, M. Henry Calley, président de la "Pearl Mining Co.," se rendit aux bureaux de la mine Diamant, où il trouva Shasta Sauvage dans son bureau privé.

Paul Marvin les présenta l'un à l'autre.

Le président de la Perle lui tendit la main ; mais Shasta, en lui présentant une chaise, fit semblant de ne pas le voir. Ce refus de donner la main à son ennemi, avait été caché par Shasta sous des formes si polies, que Calley n'attribua le fait qu'à une distraction.

Il vit que M. Shasta était un grand homme, à la barbe épaisse, portant un chapeau de feutre mou, blanc, à larges bords.

M. Calley fut très affable.

—Je suis heureux de vous rencontrer et de faire votre connaissance, M. Sauvage, dit-il, très heureux, en vérité. Je suis venu vous rendre visite ce matin, pour vous parler au sujet d'une affaire qui nous intéresse tous deux, et c'est—l'envoi de notre métal au marché.

Sans aucun doute, vous avez dû entendre dire, que les routes sont infestées par une bande de malfaiteurs, sous le commandement du fameux capitaine Frisco, et que ces misérables pillent impitoyablement tous les voyageurs qu'ils surprennent sur les routes.

—Oui, reprit Shasta, mon gérant, M. Marvin, a été volé il y a quelques jours, en revenant d'un voyage à Trois-Sœurs, où il était allé vous voir pour affaires. On lui a enlevé de l'argent, et plusieurs papiers fort importants.

—Diable ! exclama Calley, voulez-vous dire qu'on lui ait volé les actions de la Perle, qu'il portait avec lui.

—Justement.

Calley paraissait très surpris.

— Pas plus tard qu'avant hier, j'ai envoyé des espèces sur le marché, et, moins de trois heures après, mes hommes sont revenus en me déclarant qu'ils avaient été volés. Et c'est ce qui m'amène ici ce matin. Je voudrais savoir si nous ne pourrions nous arranger, pour joindre nos forces, lorsque nous envoyons notre or. Nos hommes pourraient se rencontrer à Hardpan, et, de là, voyager ensemble, formant ainsi une troupe plus forte. Que pensez-vous de ma proposition ?

— Je suis de votre avis, répliqua Shasta. Faites-moi savoir l'époque de votre prochain envoi, je m'arrangerai pour y joindre le mien.

— Voilà ce que j'appelle faire carrément les affaires, s'écria Calley. Et si nous ne venons pas à bout du capitaine Frisco, il faudra savoir pourquoi !

Je vais envoyer des espèces demain, ajouta-t-il. Etes-vous prêt à faire votre envoi le même jour ?

— Aussi prêt qu'en n'importe quel autre temps.

— Et vous vous joindrez à nous ?

— Oui.

— J'ai réfléchi à la chose, dit Calley, et je crois que si nous pouvons avoir votre or à Hardpan, demain dans la journée, et partir vers la brune, nous pourrions jouer un tour aux voleurs.

— Fixez vous-même l'heure exacte, et je serai au rendez-vous.

— Très-bien ! Dans ce cas, si nous décidions que nos hommes quitteront Hardpan, une heure après le coucher du soleil. Ils seraient en mesure de donner à Frisco une verte leçon.

— Mes hommes seront là.

— A propos, je suppose que vous allez offrir une récompense à celui qui vous rendra vos actions.

— Je ne sais pas, reprit Shasta. La somme n'est que minime mais je tiens à la possession des actions. Peut-être offrirai-je une récompense insignifiante. J'y aviserai.

Henry Calley avait deux objets en vue, en venant à la mine Diamant. Le premier était celui dont il avait fait part à Shasta. Le second était de savoir si les actions de la mine la Perle étaient en possession de Sauvage.

Il s'en alla rassuré, et entièrement persuadé que ce dernier n'était pas rentré en possession de ses actions. Mais, où étaient-elles ? Voilà ce qu'il se demandait.

A l'heure indiquée, le lendemain soir, les deux troupes se mirent en route pour se rendre d'Hardpan à la plus proche station, située à environ une soixantaine de milles de là.

Les hommes étaient tous bien armés, et, tout en chevauchant, lançaient force saillies sur le capitaine Frisco, et le sort qui l'attendait, s'il osait se présenter.

Ils avançaient doucement, insoucians de tout danger, et venaient de tourner le coin de la route, lorsqu'une douzaine de voix leur cria : *Levez les mains !*

Ce fut une surprise complète.

Les détresseurs étaient placés de chaque côté de l'étroite route, et leurs pistolets étaient braqués sur chacun des hommes de la troupe. Le chef des bandits, debout au milieu de la route, ordonna aux hommes de se porter en avant, un à la fois ; et là, les gardiens de l'envoi furent désarmés et fouillés.

Ce travail terminé, la troupe dévalisée reçut ordre de tourner bride et de repartir pour Hardpan, ce qu'ils firent sans oser dire un mot.

Ah ! Ah ! Ah ! s'écria le chef, lorsque les hommes disparurent dans l'obscurité, je crois qu'ils ont trouvé le capitaine Frisco plus alerte que jamais. Rebroussons chemin et divisons les parts.

Le capitaine, masqué ainsi que ses hommes, reprit leur route dans la direction opposée à Hardpan. A peine avaient-ils disparu qu'un Indien sortit du fourré.

Il était monté sur un cheval noir, dont les sabots étaient entourés de morceaux de couvertures, destinés à amortir le bruit.

Il se mit à suivre la route derrière les brigands, ne les perdant pas de vue ; et son regard, perçant les ténèbres, distinguait jusqu'au moindre de leurs mouvements.

Pendant quelque temps, il continua cette poursuite, et, tout à coup, au moment où ils arrivaient à un petit cours d'eau, il s'arrêta subitement.

Le chef des détresseurs, qu'il ne quittait pas des yeux, venait de laisser tomber sur la route deux petits paquets ; et aussitôt après le passage de la troupe, ces paquets avaient été ramassés par un individu qui avait surgi d'un fourré au bord de la route.

Pendant ce temps, l'Indien s'était caché sous le couvert, et, lorsque le porteur de paquets se remit en marche, il sortit de sa retraite et se mit à suivre sa piste.

Après avoir fait environ deux milles, le nouveau venu se lança à travers la campagne, dans la direction de Trois-Sœurs, toujours suivi par le peau-rouge.

Arrivé près de la ville, il monta au sommet d'une colline où deux pins solitaires se dressaient côte à côte.

Tirant une perpendiculaire entre ces deux arbres, l'homme traversa un plateau étroit, et s'approchant d'une petite fissure dans le roc, il y enfouit ses paquets, après s'être assuré qu'il restait bien dans la ligne déterminée par les arbres. Ceci fait, il redescendit le sentier qui menait à la ville. Son visage était caché par un masque, mais deux profondes coupures se faisaient remarquer à ses oreilles.

L'Indien demeura dans l'ombre des deux arbres, et après le départ du porteur, s'accouda au rocher dans une attitude d'attente. Il y demeura immobile pendant environ deux heures.

Au bout de ce temps, un autre homme apparut, le visage aussi masqué. Celui-ci s'assura de la présence des paquets à l'endroit indiqué, puis murmura entre ses dents :

— Vous êtes un plus grand fou que je ne le pensais, Texas Joe. Je ne comptais pas trouver les paquets ici, lorsque, selon nos conventions, je les laissais tomber sur la route. Vous êtes trop honnête !

Après ces paroles, l'homme masqué saisit les paquets, et comptant vingt pas vers la droite, il enfouit le butin dans une nouvelle cachette. Ceci fait, il prit comme le premier le chemin de la ville.

Après son départ, l'Indien reprit la route par où il était venu, et retrouva son cheval à l'endroit où il l'avait laissé.

Pendant ce temps, le capitaine Frisco était entré en ville à Trois-Sœurs et s'était rendu à un *saloon* de bas étage où il avait trouvé Texas Joe.

Le capitaine lui demanda s'il avait trouvé l'or sur sa route et s'il l'avait soigneusement dissimulé. Sur sa réponse affirmative, il lui proposa d'aller à la cachette pour partager le bénéfice. Les deux hommes se mirent en route et ne tardèrent pas à arriver au lieu indiqué.

Texas Joe retrouva bientôt l'endroit de sa cachette, mais à sa grande surprise, il s'aperçut que l'oiseau était envolé.

— Tonnerre, capitaine, dit-il, on l'a enlevé.

Le capitaine Frisco sourit sous son masque, mais voulant tromper son complice, il plaça un revolver devant la tête de ce dernier et s'écria d'un ton menaçant :

— Vous mentez ! malédiction ! Vous l'avez caché autre part. Je vous donne dix secondes pour me dire où il est.

— Je l'ai mis là, camarade, reprit Texas Joe en tremblant. Croyez-vous que si j'avais voulu le voler, je serais venu ici avec vous ?

Le capitaine abaissa son revolver.

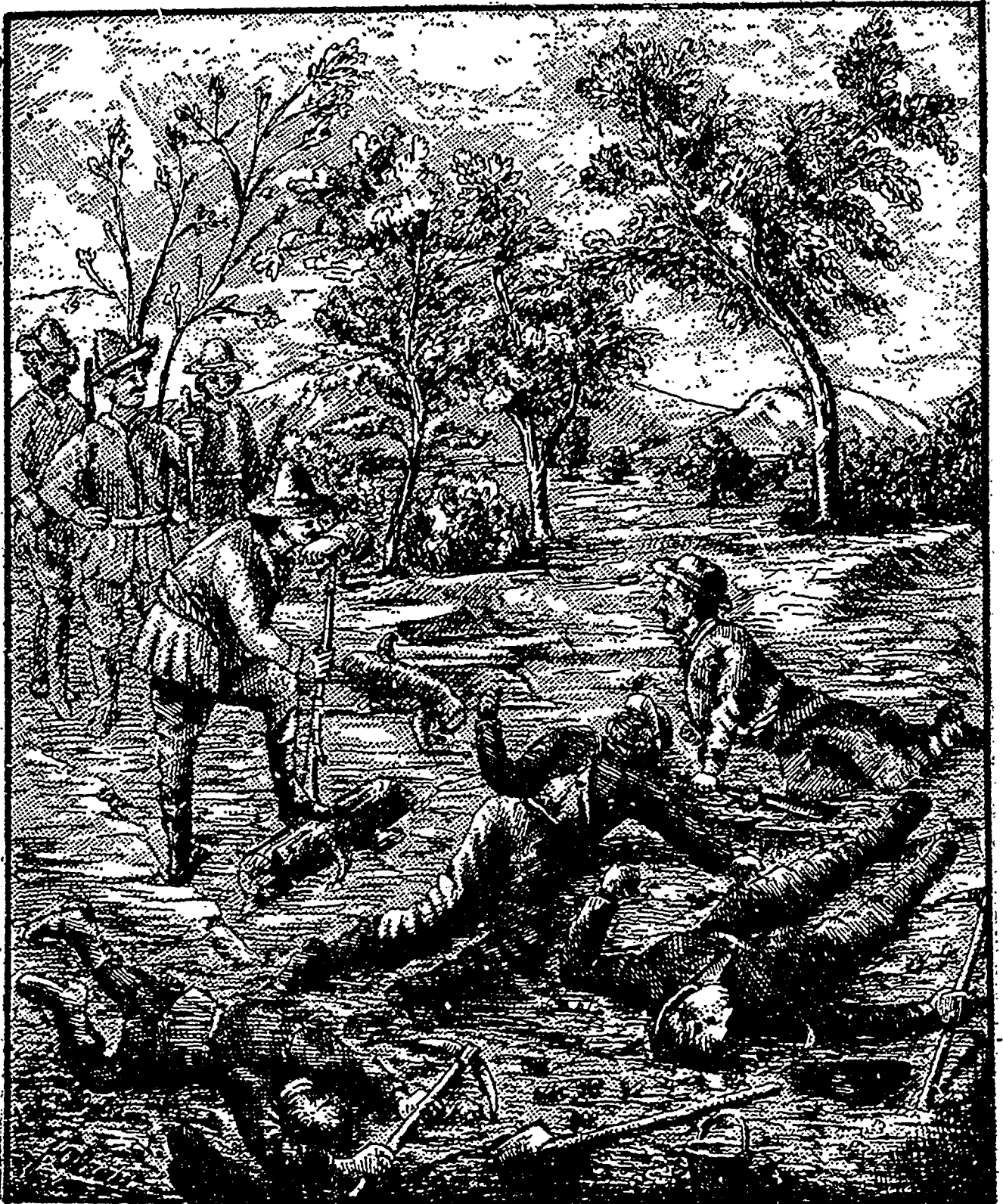
— Alors, dit-il, quelqu'un a dû vous l'enlever.

Les deux hommes essayèrent de deviner quel pouvait être le voleur, mais ils n'y réussirent pas, et ils revinrent vers la ville.

Le lendemain matin, Henry Calley courut à la mine Diamant et cria à Sauvage : "il faut absolument prendre des mesures pour empêcher des vols pareils."

— Offrez une récompense, monsieur, répondit Shasta, d'un air tranquille.

Ce fut une scène saisissante ; chacun des adversaires cachait son jeu, mais le lecteur qui sait que Henry Calley n'était autre que le capitaine Frisco, peut se figurer la scène.



—Il paraît, s'écria celui qui paraissait être le chef des assassins, que nous ne vous avons pas bien servi à la première décharge ! Cette fois-ci nous nous y prendrons mieux. (Page 3)

CHAPITRE VIII

NOUVELLE ÉTONNANTE POUR HENRY CALLEY.

Deux jours plus tard, un avis public fut affiché à l'hôtel du Repas de la Montagne, à Trois-Sœurs, où Shasta Sauvage avait élu domicile. Cet avis portait :

\$20,000 DE RECOMPENSE

La récompense ci-dessus sera donnée à celui qui fera découvrir la retraite du *Capitaine Frisco* et qui le ramènera, mort ou vil.

SHASTA SAUVAGE.

—C'est une belle récompense, fit remarquer Henry Calley à Shasta, c'est presque une fortune que vous offrez là.

—Je crois, répondit Shasta, que ce brigand et moi nous avons encore de vieux comptes à régler. Aussi n'est-ce pas trop cher à mon avis.

Henry Calley rentra dans son bureau privé, où il s'assit dans son fauteuil, le front soucieux. Était-il possible que Shasta Sauvage fut réellement qui était le capitaine Frisco ? Et s'il savait, qui était-il ? et quand le capitaine Frisco s'était-il

trouvé sur son chemin ? Enfin, secouant la tête, il partit d'un éclat de rire, à l'idée de ses craintes sans fondement et il se remit à ses affaires.

Peu de temps après, un employé annonçait à la porte :

— Wilson Jacques, détective privé.

— Faites entrer, dit Calley.

A peine cet ordre eut-il été exécuté, que le directeur s'adressant au nouveau venu, lui dit avec vivacité.

— Eh bien, quelles nouvelles, l'avez-vous trouvée.

— Oui, répondit Wilson. Aussitôt que j'ai appris que pendant votre voyage ici, votre femme était disparue, je me suis mis en campagne. Vous n'aviez pas la moindre idée de l'endroit où elle pouvait être. Après bien des recherches inutiles à New-York et à Boston, je commençais à désespérer de la retrouver. J'avais déjà suivi deux fausses pistes, lorsque il y a trois semaines, passant en face de Cane Mansion à San Francisco, la plus jolie résidence de la ville, je vis votre femme et son enfant, debouts l'un à côté de l'autre, dans l'embrasure d'une grande fenêtre.

— Tonnerre ! s'écria Calley.

— C'est ce que je me suis écrié moi-même. Je plaçai de suite un homme pour surveiller la maison et ayant pris des informations, j'appri que cette résidence appartenait à un homme nommé Shasta Sauvage qui

— Grand Dieu, s'écria Calley, quel peut être cet homme ?

— Eh bien, continua Wilson, Shasta a payé un million de dollars comptant pour cette propriété.

Je tentai de m'introduire auprès de votre femme, mais ayant sonné à la grille, je fus reçu par un nègre qui, après m'avoir dit que Mme Sauvage (il l'appelait ainsi) ne recevait personne, refusa d'entendre mes raisons et appela deux autres noirs pour me montrer la porte.

Maintenant que j'ai rempli mon office, et que j'ai retrouvé votre femme, mes services ne peuvent plus vous être utiles et je viens vous prier de me décharger de mes fonctions. La loi seule, suffira, à vous faire rendre votre femme qui, je crois, est prisonnière. La maison est surveillée par mes hommes. Si vous ne la trouvez pas là, quand vous irez la chercher, venez à mon bureau, et je vous conduirai chez elle.

— C'est, il me semble, la seule manière d'agir, pensa Calley, et maintenant, demanda-t-il au détective, que vous dois-je pour vos services ?

Le détective présenta sa note qui lui fut payée immédiatement.

— Voyez-vous, M. Calley, ajouta-t-il, j'ai quelque autre chose en main. Je vais tâcher d'obtenir la récompense promise pour l'arrestation du capitaine Frisco.

— Je vous souhaite bon succès dans votre recherche, dit Calley.

— Oh, je le trouverai en moins d'une semaine, affirma Wilson. Bonjour, Monsieur.

La porte s'était à peine refermée que le président retomba dans une profonde rêverie.

Les affaires n'allaient guère. Il n'avait que son salaire de président de la *Pearl Mining Co.*, et cela même allait lui échapper, si l'on apprenait qu'il n'était plus possesseur d'actions de la compagnie. Puis, les temps devenaient peu favorables aux entreprises du capitaine Frisco. Enfin, Shasta Sauvage lui faisait peur. Quelque chose de mystérieux planait sur ce nouvel arrivé. Mais Calley secoua enfin ces idées noires ; et il venait de se promettre de combattre jusqu'à la fin, quand on annonça M. Shasta Sauvage.

CHAPITRE IX

SHASTA TOMBE DANS UN PIÈGE

— Faites entrer ce monsieur, dit Calley d'un ton ferme.

Et, ajouta-t-il, allez à l'hôtel et demandez pourquoi le drapeau ne flotte pas sur la coupole. Dites-leur de l'élever de suite.

— Prenez un siège, monsieur, dit-il à Shasta qui entra, j'allais aller vous voir à l'hôtel.

— Vraiment ! dit Shasta, avec un regard de surprise. Y a-t-il quelque chose de nouveau ?

— La première fois que j'entendis parler de vous, c'était il y a un an, continua Calley. Mon secrétaire me quitta pour vous suivre. Lorsque je quittai San Francisco pour arriver ici, je laissai ma femme à la maison. Lorsque j'y rentrai, trois semaines après, elle avait disparu. J'employai un détective pour la trouver ; mais ces efforts furent inutiles ; jusqu'à ce que, par pur hasard, il découvrit la place où on la tenait prisonnière. Voulez-vous me dire où est votre résidence à San Francisco, Monsieur ?

— Certainement, la place est connue généralement sous le nom de *Cane Mansion*. Vous la connaissez, sans doute.

— Oui. Eh bien, mon détective a vu ma femme et son fils dans cette maison.

— Alors elle a un fils, dit Shasta. Vous ne m'aviez pas dit cela ?

— Au diable le fils, s'écria Calley, c'est de la femme que je parle.

— Mon cher monsieur, dit Shasta, vous laissez votre caractère prendre trop d'empire sur vous. Je ne connais pas votre femme et ne savais même pas que vous en eussiez une.

— Mais puisqu'elle est votre prisonnière.

— M. Calley, je pourrais mal prendre vos remarques ; si je ne savais que vous êtes dans l'erreur. Votre détective a probablement vu ma propre femme.

— C'est très étrange, M. Wilson connaît ma femme et déclare que c'est elle qu'il a vue. D'ailleurs, voici le portrait de ma femme qui a été fait, il y a quelques années. Y a-t-il de la ressemblance entre elles ?

Ce fut une rude épreuve pour Shasta que de revoir le portrait de sa femme, à l'époque où il était encore près d'elle. Mais il tint ferme et répondit d'un ton calme :

— Si l'on me déférait le serment, je dirais que voilà le portrait de ma femme, tel qu'il fut peint il y a douze ans.

— Alors, dit Calley, vous devez comprendre la méprise du détective.

— Deux sœurs, monsieur, appuya Sauvage, ne pourraient se ressembler plus entièrement.

— Eh bien, monsieur Sauvage, j'espère qu'il n'y aura pas d'animosité entre nous.

Mais à propos, M. Wilson m'a dit qu'il allait chercher à gagner la récompense que vous avez promise pour la capture du capitaine Frisco. Il a la réputation d'un fin limier, et je ne doute pas qu'il parvienne à s'emparer du bandit. Aussi la récompense est belle, \$20,000 et il lança un long coup de sifflet.

— Je

Mais, à ce moment, des pas retentirent au dehors, la porte s'ouvrit avec fracas et six hommes masqués se précipitèrent dans la salle.

— Que voulez-vous, dit Calley, en sautant sur un revolver ?

— Nous voulons cette canaille-là, répondit le chef, en montrant Shasta, et nous avons reçu l'ordre de l'emmener mort ou vif.

— Que me veut-on ? demanda Sauvage.

— Le capitaine Frisco veut vous voir. Il veut voir l'animal qui a offert \$20,000 pour sa capture, je vous conseille de venir tranquillement ou sinon

— N'ayant pas le choix, j'irai, dit Shasta.

— Très bien. Allons, enfants, en avant.

En quelques instants, Calley et ses employés furent soigneusement garottés et baillonnés. Shasta subit le même sort, puis entouré de la bande de brigands, il dut sortir de la maison. Les ravisseurs eurent bientôt gagné la montagne et ne tardèrent pas à se trouver sur le plateau, où poussaient les deux pins solitaires.

Là on s'arrêta et Shasta fut lié à un des arbres.

— Comme cela, il ne pourra s'échapper, dit le chef. Deux d'entre nous resteront ici, pour veiller au prisonnier. Les autres me suivront. Suivi de trois de ses hommes, le chef reprit

le chemin de la ville. Shasta avait pu remarquer que ce chef était encore l'homme à l'oreille fendue.

Une demi-heure plus tard, Texas Joe entra au bureau de Henry Calley.

—N'y a-t-il personne ici ? s'écria-t-il, mais ayant poussé la porte du bureau privé, il aperçut les employés garrottés, il s'écria, en coupant avec son poignard les liens des prisonniers : "mais qui donc vous a ficelés comme ça ?"

Lorsque Calley fut libre, il bondit sur ses pieds et s'adressant à ses employés ; "C'est votre faute, dit-il. Si vous aviez donné l'alarme, nous eussions pu nous défendre. Allez dans votre bureau, que je ne vous voie plus," et il poussa les jeunes gens tout penauds et tout confus, hors de la chambre.

Mais lorsque la porte fut refermée, il poussa un éclat de rire, et s'adressant à Texas Joe : "C'est bien joué, dit-il, je ne croyais pas que vous eussiez pu être prêt aussi tôt."

—Aussitôt que j'ai vu le drapeau sur l'hôtel, je me suis arrangé pour venir ici, répondit-il, et lorsque je vous entendis siffler—vous savez le reste.

—Maintenant, dit Calley, retournez promptement à l'hôtel, faites grand bruit sur cette affaire et organisez une bande pour aller au secours de Sauvage. Puis, ce soir, dès qu'il fera nuit, nous nous occuperons de nos affaires.

Texas Joe se précipita hors de la chambre pour exécuter ses instructions.

—Le pauvre fou ! murmura Calley. C'est un homme qui me sert bien, mais bientôt je n'aurai plus besoin de lui, et alors— et il toucha la crosse de son revolver, —il est le seul qui sache mes secrets, et avec lui, ils doivent mourir !

CHAPITRE X

DEUX DANGERS ÉVITÉS

Texas Joe et ses compagnons étaient à point hors de portée de la voix, que Shasta Sauvage aperçut la tête et les épaules d'un indien, sortant de derrière un monticule à une petite distance de l'endroit où il se trouvait. L'indien regardait droit devant lui et n'était autre que son ami Œil-d'Aigle.

Au moment où Shasta porta la vue sur lui, l'indien fit un signe de tête, et tirant son revolver le braqua sur les deux gardiens, qui absolument inconscients du danger, étaient étendus sur le sol.

Shasta fit un signe de tête négatif.

Œil-d'Aigle alors, replaça son revolver à sa ceinture et tira son couteau ; puis il fit le même geste menaçant, en indiquant les bandits ; mais Shasta encore, refusa de donner le signal d'approbation qui eut été la sentence de mort des deux brigands.

L'indien parut surpris, mais, sa figure s'illumina de nouveau lorsque Shasta lui indiqua du regard les liens qui le retenaient. Avec son couteau, il fit le geste de les couper et Shasta inclina la tête en signe d'assentiment.

Œil-d'Aigle disparut derrière le rocher.

Un instant plus tard, il parut de nouveau. De sa nouvelle position, il était visible pour Shasta, mais se trouvait caché aux yeux des deux gardiens. D'un mouvement prompt, il lança une pierre du côté opposé du plateau.

La pierre frappa l'angle du mur, tomba sur le sol avec un bruit sec, puis roula avec fracas jusqu'au bas de la côte.

Les deux gardiens, étonnés de ce bruit étrange, furent aussitôt sur leurs pieds, et jetèrent un coup d'œil rapide du côté d'ou semblait venir le projectile. S'étant assurés que leur prisonnier était solidement attaché, ils se précipitèrent, le pistolet à la main jusqu'à la tête du plateau et examinèrent les alentours.

Alors, en un instant, l'indien fut auprès de Shasta, coupa les liens qui retenaient son maître, lui mit deux revolvers dans les mains et disparut de nouveau derrière le rocher.

Tout cela dura à peine dix secondes. Les deux gardiens regardaient encore la pierre qui roulait toujours ; et déjà leur prisonnier était libre et sauvé.

Encore quelques instants et la pierre disparaissait. Alors les deux hommes se retournèrent et se trouvèrent en face des revolvers de Shasta.

—A bas les armes ! ordonna ce dernier.

Les armes tombèrent à terre.

Les deux gardiens étaient dans un étonnement impossible à décrire. Ils étaient tout près de croire à un miracle.

—Déboulez vos ceintures et à bas toutes vos armes, dit Shasta ; et les hommes obéirent au plus tôt.

—Maintenant, ajouta-t-il en se tournant vers l'un d'eux, adosse-toi à cet arbre et laisse-toi attacher. Allons vite ; et s'adressant à l'autre, liez-moi ce gaillard, et solidement ; pas de badinage, je me connais en nœuds. Si l'un de vous fait un seul geste hostile ou tente de s'enfuir, je le tue comme un chien.

Les gardiens obéirent sans dire un mot, et quelques minutes plus tard l'un d'eux était attaché à l'arbre. Shasta ordonna à l'autre de s'adosser au second arbre, et en un clin d'œil il se trouva dans la même position que son compagnon.

Shasta avait pris soin de leur faire tourner le dos au rocher où s'était caché Œil-d'Aigle ; et quand il se fut assuré que ses prisonniers étaient solidement liés, il rejoignit son ami l'Indien.

Tous deux suivirent le chemin tracé au pied de la côte, puis tournèrent brusquement l'équerre et remontèrent par le bois.

Quelques minutes de marche les conduisirent à un endroit où le sentier descendait vers une clairière. Là, les deux chasseurs Bill Curran et Tom Pratt, étaient assis à l'entrée de leur tente.

Shasta fut accueilli avec la plus grande joie.

—Eh bien, l'ami Shasta, dit Bill, qu'est-ce qui t'amène ici ?

Shasta raconta son aventure à ses deux amis qui l'écoutaient avec un étonnement visible.

—Ainsi, ils t'ont laissé pour aller quérir le capitaine Frisco, dit Bill. Ils doivent s'être promis une scène immense, avec ton concours, je suppose. Dis un seul mot, un seul, et nous allons leur en monter une scène, je te le promets. Nous allons te les paralyser. Nous pouvons nous cacher là, derrière les rochers, et nous allons les envoyer *ad patres* du premier au dernier. Qu'en dis-tu, compère ? ajouta Bill en se tournant vers l'Indien.

Œil-d'Aigle fit signe que oui.

—Nous allons, tous, retourner nous placer derrière les rochers, dit Shasta, et voir comment les choses vont se passer. Je veux surveiller le capitaine Frisco, cette nuit, car je suis sûr qu'il a quelque plan en tête. Si nous sommes forcés de de nous battre avec ses gens, il ne faut pas le toucher. Laissez-le s'enfuir.

—Il en sera comme tu dis, répliqua Bill. C'est toi qui es le chef. Si tu ne veux pas qu'on tue cette canaille, on ne lui touchera pas un cheveu de la tête. Mais c'est tout de même une drôle d'idée.

—Non, ne le tuez pas, je le réserve pour plus tard. Allons, maintenant, et hâtons-nous !

Tous quatre se mirent en route. Ensuite Shasta demanda si quelqu'un était venu chercher l'or, dans la cachette où l'avait déposé ce capitaine Frisco.

Bill répondit que non.

—C'est bien, dit Shasta. Veillez jour et nuit, et ne laissez pas emporter l'or sans savoir ce qu'il sera devenu.

En arrivant au plateau, ils redevinrent silencieux et se faufilèrent comme des ombres derrière le rocher.

Le soleil disparut derrière les collines, la nuit étendit un sombre manteau sur les montagnes et dans les vallées. Shasta et ses amis attendaient toujours. La lune se leva et une heure plus tard, ils purent entendre les pas des nouveaux acteurs qui venaient prendre part à ce drame sanglant.

Il y en avait onze. Dix d'entre eux étaient masqués, le onzième était prisonnier et avait les mains liées derrière le dos.

Au moment où ils arrivaient près des arbres l'un des hommes masqués se précipita soudain en avant et poussa un cri de surprise.

—Mille tonnerres ! enfants, l'autre est parti et nos amis sont attachés à sa place.

—Impossible ! s'écria un autre, en s'approchant.

—Oui, capitaine; ce n'est que trop vrai; dit l'un des malheureux gardiens.

—Tonnerre de Dieu! vous avez laissé échapper votre prisonnier! s'écria le chef.

—Ce n'est pas notre faute, capitaine, répliqua l'homme. Il était lié aussi solidement que possible, quand entendant du bruit plus loin nous l'avons laissé un instant pour voir ce qu'il y avait; nous avons à peine tourné le dos que nous entendîmes "armes bas!" ou quelque autre expression de ce genre, et, en même temps, le prisonnier, redevenu libre, nous menaçait de ses deux pistolets.

—Comment a-t-il été délivré?

—Il faut que quelqu'un ait tranché ses liens.

—Quels beaux gardiens vous faites! s'écria le chef. Pour deux pistolets je vous tuerais sur place ou je vous laisserais mourir de faim où vous êtes! Quelle idée! Deux hommes, tous deux bien armés se laisser jouer par un seul individu sans armes! vous mériteriez la corde! Et le capitaine Frisco, donnant libre cours à sa colère, continua d'exhaler sa fureur par une série de jurons qui ne pouvait manquer d'être compris par ses auditeurs.

Détachez-les, ordonna-t-il à la fin, et mettez ce détectivo à leur place. Nous allons avoir un concours de tir, mes enfants, et son cœur servira de blanc.

L'échange fut bientôt fait, puis le chef dit.

—Wilson Jacques, le capitaine Frisco, que tu t'es engagé à prendre, est devant toi. Oui, cela m'a fait peine, de te voir chercher et j'ai pensé à venir moi-même, pour abrégé ton travail. Lorsque tu as fait serment de me capturer dans une semaine, je crois que tu comptais sans ton hôte.

—Pas du tout, répondit le détectivo, mais comme je n'ai parlé de mes intentions qu'à une seule personne; et cela, il n'y a que quelques heures, il faut croire que le capitaine Frisco est en rapport avec cette personne. Qu'en pensez-vous?

Il y eut un assez long silence, puis le capitaine Frisco répondit:

—Cela ne me regarde pas. Si tu as quelque prière à dire, c'est le moment. Tu n'as plus que deux minutes à vivre, puis s'adressant à ses gens: "Que l'un de vous sorte des rangs et aille se mettre en position!"

L'un des hommes masqués alla se placer à quelques verges du prisonnier et leva sa carabine.

Au bout des deux minutes le capitaine Frisco continua:

—Jacques mon bon ami, ton heure est venue. En joue! feu! L'homme à la carabine leva son arme, mais avant qu'il eût le temps de coucher Jacques en joue, il poussa un grand cri, leva les bras en l'air et tomba sur le sol, le cœur traversé par une flèche indienne.

Le premier moment de stupeur passé ses compagnons se précipitèrent à son secours. Ils lui soulevèrent la tête et tentèrent de lui faire avaler de la liqueur, mais ce n'était plus qu'un cadavre.

—D'où est partie cette flèche? demanda le chef, en jetant un regard inquisiteur aux alentours.

—Je n'en sais rien, capitaine, répondit Texas Joe. Mais tonnerre! où est le prisonnier? Dieu me damne s'il n'est pas parti.

—Parti! cria Frisco en se précipitant vers l'arbre où le détectivo était attaché un instant auparavant. L'arbre était nu, les liens coupés étaient tombés à ses pieds, et Jacques était disparu.

—Vite! mettez vous à sa poursuite! cria Frisco en prenant son pistolet et en s'élançant vers le rocher. Il en eut bientôt fait le tour, pensant retrouver son homme, mais il n'y avait pas même de trace de son passage. Pendant plus d'une heure les masques noirs parcoururent en vain les alentours, jusqu'au moment où, harassés de fatigue, ils se décidèrent enfin à abandonner la partie.

—Vous voyez, capitaine, c'est comme ça qu'on nous avait pris, dit un des gardiens de Shasta.

Nous le tenions il y a une minute, et, la minute suivante, nous ne le tenions pas!

CHAPITRE XI

L'UNION FAIT LA FORCE

Au moment où les masques noirs se précipitaient au secours de leur compagnon tué, Œil-d'Aigle s'élançait de derrière le rocher et d'un coup de couteau adroitement donné, tranchait les liens qui retenaient le détectivo prisonnier. Puis donnant promptement à Jacques l'ordre de le suivre, il disparaissait avec la même célérité, le détectivo le suivit de près, et arriva aux côtés de Shasta en même temps que son guide. Shasta lui dit à l'oreille d'une voix basse: "Venez avec nous."

—Œil-d'Aigle, conduis-nous au camp."

Ils quittèrent la scène sans retard, courant d'un pas rapide et discret; ils étaient déjà hors de vue, quand les masques noirs s'aperçurent de la disparition du détectivo.

Quelques instants après, ils étaient en sûreté sous la tente des chasseurs.

—Sang Dieu! s'écria enfin le détectivo Jacques, je l'ai échappé belle! A qui dois-je ma délivrance?

—À Œil-d'Aigle, mon ami Indien, ici présent, qui m'a délivré de la même manière quelques heures auparavant, répliqua Shasta.

—Je suis ou ne peut plus heureux de faire ta connaissance, dit le détectivo en serrant fortement la main de son libérateur. Je te dois une fière chandelle, mon noble peau-rouge, et jamais je n'oublierai ce que tu as fait pour moi.—Tonnerre! l'ai-je échappé belle!—Messieurs, mon nom est Wilson J. Jacques, détectivo.

—Le mien est Shasta, l'homme Sauvage, dit Shasta. Mes deux amis ici présents sont William Curran et Thomas Pratt.

Le détectivo échangea des poignées de main avec ses nouvelles connaissances.

—Comment vous êtes-vous fait prendre? demanda Shasta.

—Par ma propre sottise, répondit le détectivo. J'étais attaché dans le bar du Repas de la montagne, fumant ma pipe avec délices, quand un individu entra et me demanda si je m'appelais William Jacques. Je répondis affirmativement, et l'individu me dit que quelqu'un voulait me parler aux bureaux de la mine de la Perle.

D'ordinaire, je suis défiant, mais pensant être demandé par M. Henry Calley, la seule personne que je connus dans l'endroit, je suivis l'homme sans hésiter et naturellement sans rien soupçonner.

Il me conduisit droit aux bureaux de la Perle dont je voyais une fenêtre éclairée. Mais, en approchant du bâtiment, deux hommes se sont jetés sur moi, pistolets en main.

Pour être détectivo, on n'en est pas moins homme, et, quoi qu'en disent les romans, sur notre adresse, nous ne sommes pas sorciers. Je me trouvais pris et bien pris.

Quelques minutes s'étaient à peine écoulées, qu'une demi-douzaine d'individus masqués se joignirent à mes deux assaillants, mais pas un seul mot ne fut prononcé avant d'arriver au coteau, et là vous avez dû tout entendre.

Pendant ce temps, les deux chasseurs et l'Indien se préparaient activement à donner une réception désagréable aux bandits, au cas où ils viendraient à découvrir leur retraite.

—Oui, dit Shasta, j'ai entendu ce qui s'est dit, et, d'après vos propres paroles, j'ai cru comprendre que vous aviez de forts soupçons sur la personnalité véritable du capitaine Frisco. Ai-je raison?

—Oui. Cependant, j'avouerais franchement que je n'y avais point pensé d'abord, mais plusieurs détails me sont venus tout de suite à l'idée, et je crois que je puis mettre la main sur le capitaine Frisco, quand il me plaira, si mes doutes sont fondés. Tout de même, je dois dire que je suis des plus surpris. Si c'est mon homme, il aurait pu facilement conduire son jeu double, sans crainte d'être découvert. Et maintenant d'après ce que vous me dites, je dois comprendre que vous savez quel est celui que je soupçonne. Est-ce vrai?

—Vos soupçons sont la vérité, dit Shasta. J'en suis sûr.

—Je pensais bien avoir deviné juste. Mais, même si mes

soupons n'avaient pas été éveillés, l'enseigne que ces gens portent avec eux est un indice suffisant. Je veux parler de l'homme aux oreilles coupées. En le suivant de près, je puis découvrir toute la bande, du premier au dernier.

—Cet homme est Joe Texas, dit Shasta. C'est moi, ajouta-t-il qui lui ai coupé les oreilles, il y a environ un an.

—C'est toujours la vieille histoire, continua le détective. Les bandits oublient toujours de cacher tel ou tel point, et ils finissent par se faire prendre. C'est mon expérience qui me l'a appris. Ce capitaine Frisco est très habile, sous certains rapports, mais il néglige trop les petits détails.

Shasta se mit à raconter son aventure du matin.

—J'ai entendu parler de votre affaire, remarqua le détective. M. Calley a rassemblé une bande d'hommes qu'il a envoyés pour vous libérer.

—Oh! Ne vous y trompez pas, il est très fort et il a de fameux trucs. Je ne serais pas surpris qu'il offrît, lui-même, une récompense pour la prise du capitaine Frisco, maintenant que notre aventure va devenir le sujet de toutes les conversations, et que son nom va s'y trouver mêlé.

Mais ayant trouvé votre homme, suggéra Shasta, je suppose que vous allez bientôt réclamer la récompense que j'ai offerte.

—Oui, répondit le détective, et probablement d'ici à deux jours au plus. Je veux d'ici là me préparer et l'accabler sous la preuve.

—Voilà justement où je voulais en venir, dit Shasta. J'ai travaillé à cette affaire moi-même et j'ai offert la récompense, plutôt pour détourner son attention, que pour un autre motif. Maintenant, M. Jacques, si vous voulez m'aider dans l'exécution de mes plans, je vous donnerai, une fois l'affaire finie, trente mille dollars au lieu de vingt.

—Je suis à vos ordres, dit Jacques.

—Très bien. D'abord, allez vous déguiser. Il vous craindra plus qu'aucun autre homme de l'endroit. Il sera donc bon de ne plus vous présenter sous votre figure naturelle; et même vous feriez mieux de tenir vos quartiers généraux à Hardpan.

—Deux bonnes idées, dit Jacques; surtout si vous voulez continuer secrètement votre œuvre contre lui?

—Je le veux. Cet homme m'a fait plus de mal que jamais aucun autre homme ne pourra en faire à son semblable, et il faut qu'il me rende compte de tout. Il n'est pas seulement ce que vous croyez, mais c'est un meurtrier. Ai-je besoin d'en dire davantage?

Tous mes plans sont dressés, et, à moins d'événements inattendus, je suis assuré du succès.

Je suis heureux de vous avoir rencontré, M. Jacques, car votre expérience me sera d'une grande utilité. J'ai tous mes plans prêts, comme je l'ai déjà dit, et, quant aux preuves, j'ai tout ce qu'il me faut pour le convaincre de ses crimes. Il est venu à mon bureau, ces jours derniers, et il m'a demandé d'expédier mes lingots, en même temps que lui, de sorte qu'en unissant nos forces, nous puissions repousser plus facilement le capitaine Frisco, s'il tentait d'arrêter nos hommes et de les voler.

J'ai accepté sa proposition et j'ai envoyé trois hommes à Hardpan rencontrer les siens, avec ordre d'offrir une faible résistance en cas d'attaque. Les deux partis se sont mis en route ensemble, mais bientôt le cri traditionnel "Haut les mains!" s'est fait entendre, et, après avoir été dépossédés des lingots confiés à leur garde, ils s'en sont revenus à Hardpan, les mains vides.

Ceil-d'Aigle, mon ami indien, avait un rôle dans la partie, et il remarqua que le capitaine Frisco avait laissé tomber deux paquets de lingots le long de la route et qu'un autre individu, jusqu'alors caché dans le buisson, se précipita sur les lingots perdus et les ramassa. *Ceil-d'Aigle* a suivi l'homme et lui a vu cacher les lingots dans un trou près du coteau, vis-à-vis des arbres où vous avez été attaché. Après cela, il retourna au camp, mais quelque temps après, le capitaine Frisco a reparu et a transporté les trésors dans un autre endroit plus loin; car les bandits se volent entre eux. Les lingots sont encore là où

les a déposés Frisco, et j'ai placé mes hommes en cet endroit, pour veiller.

—Alors, dit le détective, au moment où vous avez consenti à unir vos forces à celles de Calley, vous vous attendiez au résultat qui a eu lieu?

—Je m'y attendais? répondit Shasta.

—Alors, c'est un piège que vous lui tendiez?

—Oui; il a tout de suite mordu à l'appât que je lui avais jeté... je...

—Vous avez mis votre marque sur chaque lingot, je suppose?

—C'est ce que j'allais vous dire. Et, si mes plans réussissent, nous pourrions l'arrêter au moment où il viendra chercher son br.

—Quand me donnerez-vous mes instructions, sur la conduite que je dois suivre? demanda le détective.

—Vous allez m'accompagner à Hardpan, ce soir, aussitôt que les bandits auront abandonné leur poursuite, répondit Shasta; et alors je vous dirai toute l'histoire, et vous communiqueraï mon programme. Je n'ai aucun doute que vos bons conseils, et votre expérience, me soient de grande utilité; et je pourrai modifier mes plans en conséquence.

Appelant l'Indien, qui était alors engagé dans une conversation avec les deux chasseurs, Shasta lui demanda d'aller voir si la route était sûre.

Une demi-heure plus tard, *Ceil-d'Aigle* était de retour; il dit à Shasta que les bandits étaient partis. Alors, celui-ci prit le chemin de Hardpan, en compagnie du détective.

Arrivés à destination, ils entrèrent à l'hôtel de la *Prime-rose*, et y louèrent une chambre pour la nuit. Pendant une heure ou deux, la conversation continua sans interruption et Shasta expliqua au détective tous ses plans d'attaque.

M. Goose, marchand de Hardpan, faisait, nous le savons, un commerce florissant. Le lendemain matin, Shasta Sauvage et le détective Jacques lui firent une sérieuse visite. Ils achetèrent un lot de vêtements, d'outils pour travailler aux mines, d'ustensiles de camps, etc. A la grande surprise du digne commerçant, ils allèrent même jusqu'à acheter l'âne de M. Goose. Faisant un seul paquet de toutes leurs emplettes, ils en chargèrent l'ânon et reprirent la route de la mine Diamant.

CHAPITRE XII.

BILLY BARLOW

Quand Shasta retourna à Trois-Sœurs l'après-midi suivante, il rencontra Henry Calley au Repas de la Montagne. Ce dernier montra une joie extraordinaire de le revoir sain et sauf.

—Mon cher monsieur, s'écria-t-il, je ne puis trouver d'expression convenable, pour exprimer mon bonheur de vous revoir sain et sauf! Comment avez-vous réussi à vous échapper? J'ai envoyé de mes gens pour vous délivrer, mais ils sont revenus sans apporter de nouvelles.

Je vous en donne ma parole, il faut que cela cesse! L'idée, monsieur, de vous lier et de vous bâillonner dans mon propre bureau, et de vous emporter de force, quand vous étiez sous ma protection, m'a mis tout à fait hors de moi.

Je vous le répète, il faut que cela cesse! Voyez-vous cet avis?

Shasta jeta un regard dans la direction indiquée et vit un placard sur le mur:

\$10,000 DE RÉCOMPENSE!

La somme ci-dessus mentionnée sera payée à celui qui amènera

LE CAPITAINE FRISCO

mort ou vivant.

HENRY CALLEY,

Prés. de la Pearl Mining Co.

—De sorte que vous voulez le faire arrêter, vous aussi? demanda Shasta.

—Oui, monsieur. Et si dix mille dollars ne suffisent pas,

J'en offrirai vingt mille! Et la figure de Calley se rembrunit, en même temps qu'il frappait la table de son poing, comme pour donner plus de poids à ses paroles.

—Ce détective, dont vous m'avez parlé hier, va sans doute s'en occuper plus activement que jamais, quand il apprendra qu'il y a deux récompenses offertes, remarqua Shasta d'une voix indifférente.

—Eh! pendant que j'y pense, reprit Calley tout à coup, il est disparu, le détective.

—Disparu?

—Oui. Il a quitté le bar du Repas de la Montagne, hier soir, en compagnie d'un inconnu, et on ne l'a pas revu depuis. J'ai cru qu'il aurait bien pu avoir rencontré le capitaine Frisco plus tôt qu'il ne s'y attendait, et dans des circonstances pas tout à fait de son goût. Mais, naturellement, ceci n'est qu'une supposition.

—Vous pourriez bien avoir raison, répliqua Shasta, mais, vous le savez, les détectives ont la vie dure. Je croirais plutôt qu'il est sur les traces du bandit, et le capitaine Frisco n'a qu'à se bien tenir.

—Je le souhaite, monsieur. Mais vous ne m'avez pas raconté les détails de votre évasion. Je serais curieux d'entendre le récit de vos aventures.

Shasta se rendit à la demande de Calley, et lui raconta en détail ce que le leur sait déjà, sauf le nom de son libérateur, qu'il se garda bien de mentionner.

La figure de Calley changea de couleur à plusieurs reprises, pendant tout le temps que dura le récit.

—Eh bien! dit-il, vous voilà de retour, sain et sauf, venez prendre un verre avec moi.

—Non, je vous remercie, je ne bois jamais.

Le bouge le plus dangereux de la ville des Trois-Sœurs était l'auberge du Faucon Noir. C'était un repaire de bandits de la pire espèce, et pas un mineur honnête n'aurait voulu y mettre le pied. La rumeur circulait, dans l'endroit et les alentours, que plus d'un jeune homme avait trouvé l'entrée de ce bouge, et n'avait jamais été revu.

Le bâtiment était très bas, une espèce de chantier consistant en une seule chambre. Le propriétaire, un gros Irlandais, était connu sous le nom de de McCune, l'assommeur. Et c'en était un.

Le lendemain de l'après-midi dont nous venons de parler, une figure étrangère se présenta à la porte du Faucon Noir. L'homme ne s'arrêta pas longtemps sur le seuil, mais le franchit d'un pas décidé et pénétra à l'intérieur.

Le nouveau venu était haut de taille et très maigre. Il était en guenilles et tout sale. On aurait dit qu'il n'avait rencontré, depuis plus de six mois, ni une cuvette ni un morceau de savon. Sa figure avait une expression d'inquiétude et d'anxiété évidente et ses yeux parcoururent la salle d'une manière impatiente, comme s'il eût craint d'y rencontrer un ennemi.

Evidemment rassuré, après avoir examiné les différentes figures des habitués, il s'approcha du comptoir et s'écria :

Oh! contemplez Billy Barlow
Tout en haillons, tout en guenilles,

et sale, aussi, et le reste. Mais je défie tous les galopins de la côte du Pacifique pour frapper, courir, sauter, crier ou tirer aussi bien que moi. Allons! vous autres, un verre de votre poison et vous verrez comme je vous l'avalerai. Un vrai verre là, qu'il me faut, et vite!

—As-tu de l'argent? demanda McCune, hésitant encore à placer la bouteille à portée de la main de l'étranger.

—Si j'ai le nécessaire? répéta Billy Barlow. J'en ai plein mes poches! et il sorti du fond de son pantalon, une poignée de lingots d'or assez brillants pour faire étinceler les yeux de l'Irlandais. Tout le monde considéra l'étranger avec intérêt.

—Allons, les enfants, cria-t-il, qu'on vienne se mouiller le sifflet. C'est moi qui paie.

Les enfants furent bientôt échelonnés le long du comptoir et remplirent leurs verres.

—Pshh! bredouilla Billy Barlow, après avoir à peine mis

ses lèvres à son verre, quel diable de mélange est-ce ça? Je n'ai jamais rien goûté de si fort. Buvez, si ça vous est égal, moi je n'en prends pas.

Un rire moqueur accueillit les paroles de l'étranger.

—Oh! riez si vous voulez, s'écria-t-il en s'essuyant la bouche avec sa manche, mais je ne la trouve pas drôle, moi. Je n'attendais à boire du fort, mais pas de l'éclair concentré, comme ça!

Il paya puis tourna toute son attention vers ce qui se passait autour de lui.

A une des tables, on jouait au *faro*.

—Holà! cria l'étranger en traversant la salle, allons, bats les cartes, l'ami, et gagne-moi ceci, et en même temps il déposait une pièce d'or sur la table.

Décidément M. Barlow avait du vif argent dans les veines.

La partie dura quelques minutes, et l'or de Billy Barlow allait rejoindre les lingots amassés devant celui qui tenait la banque. Il fit une nouvelle mise, mais avec le même résultat. En moins d'une heure il déclara qu'il était rasé.

—Encore ma mauvaise chance! s'écria-t-il. Aussitôt que j'ai un sou, je me jette dans la gueule du tigre; et à tout coup le tigre m'avale mon bénéfice. C'est mon sort, camarades, je n'y puis que faire. Maintenant, me voilà sans le sou, sans ouvrage, et le ventre aussi vide qu'une grosse caisse. Dites donc, monsieur le banquier, donnez-moi donc un dollar pour que je puisse me mettre quelque chose sous la dent, voulez-vous?

Le banquier le lui donna.

—Eh bien! voilà ce que j'appelle un honnête homme! s'écria Billy. Un autre m'aurait mis à la porte, quand j'ai perdu mon dernier sou. Dites donc, ajouta-t-il en empochant son argent, connaissez-vous par ici un homme du nom de Texas Joe.

—Oui, c'est lui qui est assis là-bas à la table, auprès de la fenêtre, répondit l'homme, en montrant Texas Joe du doigt.

Billy traversa la salle et frappa l'homme sur l'épaule.

—L'ami, s'écria-t-il, on a besoin de vous!

Texas Joe se retourna, aussi pâle qu'un mort.

—Ha! ha! ha! dit Billy en riant, croyais-tu ton heure, déjà venue?

—Qui diable es-tu? demanda Joe.

—Eh bien, l'ami, dans le moment, il me convient de m'appeler Billy Barlow. Te souviens-tu d'un compère qui t'a aidé à t'évader d'une certaine maison de pierre brune, dans les Etats-Unis, il n'y a pas bien longtemps?

—Ce n'est pas toi, toujours, qui es Billy Wago?

—Non, je ne suis pas Billy, mais Billy est un de mes amis, et quand je lui ai dit que je venais de ce côté, il a cru que peut-être je rencontrerais son ancien ami, Texas Joe, et il m'a recommandé de te demander et de mentionner son nom. Il est à San Francisco. Dis-donc, est-ce que je pourrais te dire un mot en particulier?

Texas Joe fit un signe d'assentiment et sortit de l'appartement avec l'inconnu.

—Dis donc, Joe, dit Billy, quand ils furent seuls, ne pourrais-tu pas me donner un *job*?

—Es-tu vrai bleu? demanda Joe.

—As-tu jamais entendu dire que Billy Wago avait un ami qui ne le fut pas?

—Non.

—Eh bien! Billy Wago et moi sommes liés d'un double lien. Tu peux te fier à moi pour n'importe quoi?

—Je te crois, dit Joe, et je vais voir ce que je puis faire pour toi. Attends-moi une minute.

Texas Joe rentra dans le bar, puis revint suivi de plusieurs individus.

—Compagnons, dit-il, quand ils furent avec Billy Barlow, ce gars-ci veut un *job*. C'est l'ami d'un de mes anciens, et je le crois honnête. Que diriez-vous si nous le prenions?

—Vous voyez, mes vieux, expliqua Billy, la police est à mes trousses, et si je pouvais trouver un *job* par ici, j'en serais content. C'est un bon pays pour se cacher.

—Ceci étant le cas, dit un des hommes, je crois que nous pouvons le prendre avec nous autres. Il faut remplacer Dan, n'est-ce pas, Joe ?

—C'est vrai. Il nous manque un homme, et je crois qu'on pourra faire quelque chose pour toi. Viens toujours voir le boss avec nous autres. Et d'ailleurs, il est temps de partir, mes vieux.

Billy Barlow suivit Texas Joe et les hommes. Ils marchèrent jusqu'à environ deux milles du village, où ils arrêtèrent dans un passage étroit.

—Nous voilà arrivés, annonça Joe, et il est temps que le boss vienne.

Quelques minutes plus tard, un homme masqué se mêla au groupe.

—Numéro un ? demanda le chef.

—Présent ! répondit Texas Joe.

—Numéro deux ?

—Présent ! répondit un autre.

La liste finie, tous avaient répondu, excepté l'étranger.

—C'est un ami d'un de mes anciens, expliqua Texas Joe, et il veut venir avec nous autres. Il est mal avec la police, capitaine, et je crois que vous le trouverez *vrai bleu*.

—Quel est ton nom demanda le capitaine Frisco, car c'était lui.

—Mon nom est Billy Barlow, telle fut la réponse.

—Es-tu disposé à prêter le serment d'allégeance à notre bande.

—Oui, répondit Billy, je suis prêt à n'importe quoi.

—Il n'y a rien pour ce soir, enfants, dit le chef, après avoir admis la nouvelle recrue, vous pouvez retourner à la ville, mais que tous soient ici demain à huit heures du soir.

Le capitaine s'éloigna ; et quelques instants plus tard, les hommes revenaient à la ville. Quand ils furent rendus à l'auberge du Faucon Noir, Billy Barlow se dirigea vers la table de jeu en chantant :

" Oh ! contemplez Billy Barlow.
Tout en hallons, tout en guenilles,"

mais j'ai trouvé un petit lingot dans le fond de ma poche et je le dépose ! En même temps il le jetait sur la table.

Le banquier donna les cartes et Billy gagna le premier coup. La chance était de son côté. Il joua jusqu'à ce que la banque sautât.

—Bon courage, mon vieux, dit Billy au banquier déçavé ; la chance te favorisera un autre jour. Il ne faut jamais abandonner la partie. Je n'ai rien dit, hier, quand la banque m'a tout pris, et la banque n'a rien à dire aujourd'hui quand je prends ma revanche. Voici le dollar que tu m'as prêté, mon vieux ; bien obligé.

Et il quitta la salle avec ses nouveaux camarades. Une fois dehors, Billy divisa également son gain entre ses nouveaux amis ; et ceux-ci l'amènerent avec eux à la forteresse du capitaine Frisco, qui était sitrée dans la montagne. Ils jurèrent leurs grands dieux qu'ils n'avaient jamais rencontré de meilleur camarade que Billy. Ce dernier avait conquis leur estime, si tant est qu'un tel sentiment puisse exister chez des bandits.

Le lecteur a sans doute reconnu dans Billy Barlow, Wilson Jacques, le détective, sous son nouveau déguisement.

CHAPITRE XIII

AU PIED DU MUR

Deux semaines s'écoulèrent, pendant lesquelles la compagnie de la Perle fit de forts envois de lingots, sans que, cependant, une seule once arrivât à destination. On prit toutes les précautions possibles, mais toujours le capitaine Frisco attaquait les convois et les dévalisait.

De l'autre côté, la mine Diamant ne perdait rien. Chaque transport se faisait avec le plus grand secret, et jamais on ne fut surpris par le capitaine Frisco. En effet, aussitôt qu'on apprenait que la compagnie de la Perle faisait un envoi tel jour, la compagnie Diamant l'imitait ; et naturellement comme le

capitaine Frisco ne pouvait être qu'à un endroit à la fois, l'un des deux était certain d'échapper aux bandits.

Vers ce temps-là, une réunion des actionnaires de la compagnie de la Perle fut convoquée. Elle devait avoir lieu à Trois-Sœurs ; et une diligence amena les intéressés, la veille de l'assemblée. Le lendemain, ils se réunirent dans les bureaux de la compagnie. Henry Calley présidait la séance. Il était pâle et quelque peu nerveux, et l'entrée de Shasta Sauvage ne tendit pas à le rassurer. On entra en matière ; les rapports lus et adoptés, on procéda à l'élection des officiers pour l'année courante. Le nom de Henry Calley, était naturellement le premier.

Mais Shasta Sauvage se leva.

—Messieurs, dit-il, je crois qu'il serait bon de ne nommer qu'un actionnaire à la position de président de la compagnie ; et M. Calley n'est pas actionnaire.

Le tonnerre tombant dans la chambre des délibérations, n'aurait pas provoqué plus d'étonnement parmi les spectateurs que ne le fit cette déclaration inattendue. L'excitation était à son comble, et pendant quelques minutes le désordre régna. Plusieurs étrangers étaient entrés, pendant ce temps-là, comme porteurs d'actions acquises depuis quelques jours seulement, et quand le calme fut réabli, M. Paul Marvin proposa la nomination de Shasta Sauvage à la position de président et général de la compagnie.

Un des nouveaux venus appuya la motion, et Calley la présenta à l'assemblée. Un débat des plus violents s'en suivit ; mais le vote étant demandé, Shasta Sauvage fut élu. Tous les étrangers avaient voté pour lui.

On avait à peine annoncé le résultat du vote que Wilson Jacques, entra et mettant la main sur l'épaule de Henry Calley, dit :

—Henry Calley, vous êtes mon prisonnier.

Cette scène causa un nouvel émoi, encore plus grand que le premier. Les actionnaires venus de San Francisco étaient les plus étonnés. Calley porta vivement la main à sa poche, mais Jacques, plus vif que lui, le coucha en joue.

—Pourquoi l'arrêtez-vous ? demanda un des membres présents.

—Je l'arrête sous l'accusation de vol du grand chemin, fut la réponse. Messieurs, cet homme est le capitaine Frisco, le chef de la bande de brigands, qui met tout le pays en émoi, depuis tant d'années.

Cette réponse mit le comble à l'excitation générale.

Ce ne fut que lorsque le détective eut mis les menottes au prisonnier que Calley retrouva la parole.

—C'est un mensonge ! s'écria-t-il. Ceci est un outrage, et je demande à voir les preuves sur lesquelles vous vous appuyez, pour dire que je suis le capitaine Frisco !

—Les preuves seront produites en temps et lieux, mon cher monsieur, assura Jacques ; mais pour le moment il vous faut me suivre.

—Je ne vous suivrai pas ! cria Calley. Il y a une loi dans ce pays, messieurs, dit-il en se tournant vers ses amis, et à moins que cet homme n'ait un mandat pour mon arrestation, j'en appelle à votre protection pour me faire-enlever ces menottes.

—Voici mon mandat, dit Jacques, en faisant jouer le chien de son revolver ; et si vous ne m'accompagnez pas paisiblement, il sera juge, jury et exécuteur tout à la fois. Messieurs, je connais mon affaire, et j'ai des preuves certaines que cet homme est le capitaine Frisco. Je vous invite à ne pas tenter d'intervenir et à nous laisser quitter cette salle.

Et, saisissant Calley par le bras, il le conduisit à l'extérieur, en le tenant en joue pendant tout le trajet.

—Comme président de la Compagnie, dit Shasta Sauvage, je rappelle l'assemblée à l'ordre du jour. Vous avez été, sans doute, grandement surpris il y a quelques instants, mais je puis vous assurer qu'il n'y a pas d'erreur dans l'affaire. Votre ex-président est la pire canaille que la terre ait jamais portée. Cette arrestation a été faite sur mon ordre, et dès ce

soir, vous aurez des preuves irréfutables. Procédons maintenant aux affaires.

Pendant ce temps, le détective Jacques avait conduit son prisonnier dans une petite maison qu'il avait loué pour la circonstance. Après l'y avoir renfermé sous clef, il plaça une garde à la porte.

Calley avait offert une forte somme d'argent au détective pour le laisser évader, mais Jacques était incorruptible.

Le jour s'écoula, et la nuit descendit sur la ville. Dans le bouge du "Faucon Noir," une bande d'homme étaient en conciliabule.

—Je vais vous dire ce qui en est, mes vieux, remarqua Billy Barlow, il nous faut délivrer notre capitaine. Mais la question est de trouver le moyen d'opérer. Il y a six gardiens armés jusqu'aux dents à la porte du chantier, et ils nous la serviraient chaude, si nous essayions de prendre le chantier de force. C'est le moment de réfléchir. La question est sérieuse !

—Je cherche un plan pour le délivrer, remarqua Texas Joe, mais les chances de succès sont faibles. Si la garde n'était pas si forte, nous pourrions l'attaquer ; mais, telle qu'elle est nous serons battus et repoussés.

—Je vais te dire ce que nous pourrions faire, Texas Joe, suggéra Billy Barlow. Le voici : Rends-toi seul au chantier et demande à voir le patron. Il n'est pas probable que les gardiens te laissent entrer, mais c'est possible. Si tu entres, tu changes d'habits avec le capitaine, tu le laisses sortir et tu restes à sa place. Comment cela te va-t-il ? Une fois le capitaine dehors, il pourra vite trouver un plan pour te faire sortir à ton tour.

—Cela a bien du bon sens, dit Joe, mais je ne crois pas qu'on me laisse entrer. C'est possible, cependant, comme tu dis, et je veux que le diable m'emporte, si je ne le tente pas.

—C'est notre seule chance de sauver le capitaine, assura Billy, et je crois que le plus tôt sera le mieux.

—Mais que dirai-je aux gardiens ?

—N'importe quoi. Une histoire en vaut bien une autre, tout consiste à la raconter bien.

—C'est bon. Je m'en vais. Vous, les vieux, suivez-moi à distance pour voir si je réussis dans mon rôle.

Les gardiens de la baraque où était enfermé Henry Calley montaient tranquillement leur quart, quand un homme s'approcha d'eux à pas lents et demanda :

—Qui est le capitaine de garde ?

—C'est moi, répondit un des hommes en s'avançant, que voulez-vous ?

—Puis-je vous dire quelques mots en particulier ?

—Certainement, dit l'homme en s'avançant davantage.

Mais pas de badinage, ajouta-t-il, où je te tue sur le champ. Et il leva son pistolet, tenant son doigt sur le chien. Maintenant qu'as-tu à me dire ?

—Je voudrais voir M. Calley déclara Texas Joe, car c'était lui.

—Impossible ! mon ami, impossible ! et le gardien lui tourna le dos.

—Un instant, compère, s'écria Joe, je vais te dire pourquoi je veux le voir.

—L'homme s'arrêta.

—Vois-tu l'ami, expliqua Joe, j'ai travaillé quelque temps pour ce Calley et je n'ai jamais eu un sou de lui. Je voudrais le voir pour tâcher d'obtenir quelques dollars. Voyez-vous, on va l'emmener à San-Francisco demain, et c'est probablement la dernière chance que j'aie de le voir. Voulez-vous me laisser entrer pour une demi heure ?

—C'est là tout ce que tu veux lui dire.

—Oui, c'est tout.

—Ne serais-tu pas par hasard quelqu'un de la bande du capitaine Frisco, hein ?

—Moi ! je n'ai jamais été aussi surpris de ma vie, que lorsque j'ai entendu dire que M. Calley avait été arrêté comme étant le capitaine Frisco.

—Eh bien, l'ami, je vais te laisser entrer pour dix minutes,

pas une seconde de plus. Maintenant pas de tours, ou je te brûle la cervelle.

—C'est bon, frappez à la porte, à la fin des dix minutes et je sortirai immédiatement.

Ils se rendirent à la porte de la cabine que les gardiens ouvrirent, et Texas Joe entra. Il frotta une allumette au moment où la porte se ferma derrière lui et trouva Calley pieds et mains liés, assis sur un banc au fond de ce cachot improvisé.

Joe éteignit son allumette, se dirigea vers lui et murmura : —Étiez-vous éveillé, capitaine ?

—Oui, fut la réponse. Est-ce toi Joe ?

—Et oui ! et moi, je suis venu vous délivrer. Otez vivement vos habits et prenez les miens, et quand un peu de temps sera écoulé vous sortirez à ma place. Et tout en parlant, Joe trancha les liens du prisonnier.

L'échange de vêtements fut bientôt fait et Calley dit :

—Tu es un vrai zigue, Joe, et je ne t'oublierai jamais. Où sont les camarades ?

—Ils sont dehors, dans l'obscurité.

—Je suppose que le secret est divulgué, maintenant, et qu'ils savent qui est le capitaine Frisco !

—Oui, mais je ne crois pas que cette découverte les ait surpris beaucoup.

—Quel plan as-tu tracé pour moi ?

—Eh bien, nous avons décidé que si vous aviez besoin des camarades, vous tourneriez à gauche en sortant, et sinon, à droite. Nous devons nous rencontrer au rendez-vous ordinaire demain, si je sors d'ici et si je n'en sors pas, vous y verrez le reste de la bande.

J'ai été obligé de leur conter un tas de blagues pour entrer ici, capitaine. J'ai dit aux gardiens que vous me deviez de l'argent et que je voulais vous voir pour vous faire payer. Vous saurez par là-même ce que vous aurez à dire en sortant. Il faut que je vous dise aussi, que ce nouveau camarade, Billy Barlow, en vaut quatre. Il a plus de bon sens à lui seul que toute la bande, en vous exceptant naturellement.

Un instant plus tard, le gardien frappa à la porte et cria :

—Allons, vieux, le temps est écoulé.

—C'est bon ! c'est bon ! répondit Joe, j'en m'en vais, et comme Joe parlait, Calley mit le chapeau qu'il lui avait donné et ouvrit la porte.

—Eh bien, dit le capitaine de garde, as-tu eu ton argent ?

—Non, malheur ! je n'ai rien eu ! grommela Calley. Et prenant à droite il disparut vivement dans l'obscurité.

Les gardiens eurent un rire de pitié en le voyant s'éloigner.

Une heure plus tard, un homme masqué apparut sur le plateau où s'élevaient les deux pins.

Il jeta un coup d'œil aux alentours, puis s'avança à pas comptés, mesura la distance de la ligne des deux arbres et se mit à enlever l'un après l'autre plusieurs paquets de lingots cachés dans une crevasse du rocher.

Cela fait, il se baissa pour prendre le trésor. Mais au même instant, douze hommes sortant de derrière le rocher, l'entourèrent en le menaçant de leurs carabines levées.

—Capitaine Frisco, vous êtes mon prisonnier ! cria Shasta Sauvage. Vous êtes pris sur le fait. Cet or ne vous appartient pas, quelques pièces portent une marque privée et appartiennent à la mine Diamant. Messieurs, enlevez-lui son masque. Le masque fut déchiré et Henry Calley, pâle de honte et de rage, apparut devant Shasta Sauvage et les autres actionnaires de la "Perle." Son crime était clairement prouvé.

—Ainsi, tu t'étais évadé ? dit le détective qui entra en scène en ce moment. Eh bien ! je vais te ramener : et cette fois nous allons te serrer tes menottes. Et s'étant assuré de son prisonnier, il le conduisit à la ville.

Comment cela devait-il finir ?

CH. PITRE XIV

LE SORT DE LA BANDE DE FRISCO

Wilson Jacques, le détective, ramena son prisonnier droit à la maison d'où il s'était évadé.

—Eh ! vous autres, cria-t-il aux gardes, d'un ton de colère, en déguisé, pourquoi avez-vous laissé partir votre prisonnier ?

—Eh bien ! patron, répliqua le capitaine de garde, jouant aussi son rôle à merveille, notre prisonnier n'est pas parti. Il est encore dans la cabine, aussi solidement lié que possible.

—Mais il s'est évadé, dit Jacques, et le voici. C'est n'est que par une chance providentielle que nous l'avons repris.

Le gardien s'approcha et regardant Calley en face, s'écria :

—En effet, c'est bien lui, mais voyez, il a l'habit d'un autre ! J'y vois clair maintenant. Un individu est venu me trouver et m'a demandé la permission de voir Calley, un instant, pour avoir de lui quelque argent, qu'il prétendait avoir à réclamer. Il paraissait tellement sincère que je l'ai laissé entrer. Il n'est resté qu'une dizaine de minutes, et quand je lui ai dit de sortir, j'ai cru que c'était encore lui ; mais il faut que ce soit celui-ci qui soit sorti avec les habits de l'autre !

—Certainement c'était lui, dit le détective, et il faut que je vous fasse compliment de votre habileté ! Je vous ai dit de ne laisser entrer personne, et maintenant, je suppose que nous allons avoir affaire à un prisonnier armé, et sur ses gardes. Voyons, tenez-moi celui-ci et je vais entrer voir l'autre.

Deux gardiens se chargèrent de Calley et Wilson Jacques ouvrit la porte du chantier.

Au même instant, Texas Joe se précipita sur lui le revolver à la main et mettant son arme sous le nez du détective, il fit feu. L'arme rata, car Billy Barlow en avait enlevé la cartouche ; et en même temps, Joe frappé en pleine poitrine d'un vigoureux coup de poing, alla rouler par terre.

Jacques lui passa une paire de menottes, puis il amena l'autre prisonnier.

—Ceci dépasse mes espérances, dit-il. C'est tuer deux oiseaux avec la même pierre. Nous aurons désormais plus de soin de vous. Je vais vous enfermer ensemble. Bonne nuit.

Et le détective s'éloigna, après avoir barré la porte.

—Maintenant, vous autres, dit-il à haute voix, voyons si vous aurez un peu plus de soin de vos prisonniers.

Mais en même temps, il serrait cordialement la main du capitaine de garde.

Il parla pendant plusieurs minutes aux gardiens, puis s'éloigna dans l'obscurité. Une heure ou deux plus tard, les six gardiens parurent s'assoupir. Quelques-uns sommeillaient, adossés au chantier, les autres étendus par terre. A ce moment, les gens de la bande de Frisco qui s'étaient approchés tout doucement, firent apparaître leurs armes, et les malheureux gardiens en s'éveillant se trouvèrent vis-à-vis de gaillards armés et résolus.

—Pas, un geste ou vous êtes morts, leur dit-on à voix basse.

Billy Barlow et un autre de la bande désarmèrent les gardes et jetèrent les armes dans un même endroit, puis attachèrent solidement les gardiens. Ceci fait, Billy enleva la clef de la poche du capitaine et ouvrit la porte du cachot provisoire.

—En ! compères, dit-il, êtes-vous ici ?

—Qui êtes-vous ? demanda Calley.

—Oh ! contemplez Billy Barlow, Tout en haillons, tout en guenilles.

Je suis votre homme jusqu'à la fin ! Venez maintenant, vos gardiens sont proprement ficelés et ne diront rien, suivez-moi.

—Pouvez-vous m'enlever ces maudites menottes, demanda Calley.

—Non, dit Billy, pas maintenant, mais je les enlèverai quand nous serons chez nous. Allons, vite, on n'a pas de temps à perdre.

Calley et Texas Joe le suivirent.

—Est-ce que je ne vous disais pas que c'était un fameux luron, capitaine ? s'écria Joe. Regardez-moi donc, comme il

vous a lié ces gardiens ; ils ont l'air de dindons prêts à vendre au marché.

—Vous êtes un fier gars, Barlow, c'est moi qui vous le dis, ajouta Calley. Ce n'est pas de sitôt que je vous oublierai. Aussitôt que j'aurai ma liberté, nous allons leur en servir une, je vous le promets. Ils verront s'ils peuvent impunément toucher au capitaine Frisco.

—A vos ordres, capitaine, répliqua Billy.

Les hommes enlevèrent les gardiens et les déposèrent l'un après l'autre dans la cabane ; alors Billy Barlow ferma la porte à clef, et la bande se dirigea vers ses quartiers généraux dans la montagne.

Ils avaient à peine parcouru la moitié du trajet qu'une dizaine d'hommes armés tombaient sur eux en criant : "Haut les mains !" ce qu'ils s'empressèrent de faire. Alors, l'un des hommes armés, prenant une clef dans sa poche, délia les menottes qui liaient Texas Joe et Henry Calley l'un à l'autre, et laissa le premier s'éloigner avec les chaînes, tout en se chargeant de Calley. Puis, ils ordonnèrent au reste de la bande de s'éloigner, ordre qui fut immédiatement exécuté. Les assaillants, portant tous des masques, on ne put les reconnaître. Comme Billy Barlow jurait ! Voir le mal qu'ils s'étaient donné pour sauver le capitaine, et se le voir enlever ainsi ! c'en était trop ! Et Texas Joe se faisait l'écho de Billy.

—Eh bien ! dit Billy, nous ferions mieux d'aller nous coucher, mes vieux. Ils vont l'amener à San Francisco, demain, et nous serons à temps pour rencontrer la diligence, c'est là notre dernière chance.

Ils se couchèrent donc, mais le matin, en se levant ils remarquèrent que leur chef provisoire avait disparu. Chacun s'attendait à son retour, et Texas Joe se décida à l'attendre.

Il y avait à Trois-Sœurs, ainsi que dans toutes villes isolées de l'Ouest, un "comité de vigilance ;" et pour un homme du calibre du détective Jacques, rien ne fut plus facile que d'en connaître le chef.

Il se rendit donc chez ce dernier, une heure avant le jour et lui dit :

—Aimeriez-vous à prendre le capitaine Frisco et sa bande ?

—Je croyais que le capitaine Frisco avait été pris, répondit le chef.

—En effet, mais il a réussi à s'échapper. N'en parlez pas encore, cependant. Que donneriez-vous pour arrêter toute sa bande ?

—Rien ne ferait plus grand plaisir au comité. Où est-elle ?

—Elle est campée ici, tout près dans la vallée, dit Jacques. Ils sont neuf ou dix, au moins, mais avec une demi-douzaine d'hommes bien armés, vous pourriez les capturer sans peine. Leurs pistolets ont été visités par moi, et pas un seul n'est dangereux. Et, en effet, si vous vous emparez de Frisco, vous pourriez réclamer la récompense promise. Moi, je ne m'en mêle plus.

Les membres du comité, en apprenant cette nouvelle, étaient dans la jubilation. On se procura des cordes et on se mit en route. S'avançant avec précaution, et suivant à la lettre les instructions de Jacques, ils arrivèrent bientôt à l'endroit où les bandits attendaient le retour de Billy Barlow. En les voyant, ils fondirent sur eux et leur ordonnèrent de se rendre. Les bandits répondirent par des paroles de mépris.

—Venez nous prendre, cria Texas Joe.

—Eh bien ! on y va ! répondirent les membres du comité, en se précipitant sur eux.

A les voir, on aurait cru que le sang allait couler à flots. L'attaque paraissait des plus audacieuses, et on aurait pu penser que les vigilants devaient être massacrés, avant d'avoir pu mettre la main sur les bandits ; car la position de ceux-ci était presque imprenable. Mais il n'en fut rien. D'abord, les bandits étaient trop étonnés pour agir. L'audace même de l'attaque les confondit. Mais l'instant d'après, ils sortirent leurs revolvers et firent feu. Ce fut alors que la surprise se changea en terreur ; car leurs armes avaient fait long feu. Billy Barlow les avait bien préparés.

Ce fut pour le comité une victoire, sans effusion de sang. Alors on trouva moyen d'employer les cordes ; et on peu d'instants, la bande fut suspendue aux arbres environnants et les cadavres des bandits se balancèrent dans l'espace.

Telle est la justice des vigilants !

Mais le détective Jacques avait une autre idée pour laquelle le concours du chef des vigilants lui était encore nécessaire.

En voyant Texas Joe revêtu de l'habillement de Calley, il lui était venu à la pensée qu'on pourrait peut-être se servir de cet incident, pour établir le décès régulier de l'ancien président de la Perle.

Il fallait seulement que le chef des vigilants s'y prêtât. Et pourquoi ne s'y serait-il pas prêt ? Il y avait gros à gagner, pour lui, s'il parvenait à démontrer qu'il avait entre ses mains le véritable capitaine Frisco.

CHAPITRE XV

MORT POUR LE MONDE

Le lendemain, de bonne heure, les actionnaires de la Perle étaient debout et prêts à repartir. Grande fut leur surprise quand Jacques leur annonça l'évasion de Calley.

— Evadé ! s'écria Shasta Sauvage.

— Oui, dit Jacques, il est évadé. Je me suis rendu au chantier il y a quelques instants pour voir si tout allait bien. Je fus des plus surpris de ne pas voir les gardiens. J'ouvris la porte et je les trouvai étendus par terre, solidement liés ; et les prisonniers étaient disparus. Les gardiens m'ont dit qu'ils avaient été surpris par une bande d'hommes qui ont fondu sur eux tout à coup et les ont garrottés, en même temps qu'ils délivraient les prisonniers. Ce devaient être des gens de la bande du capitaine Frisco.

— Eh bien, messieurs, déclara Shasta, ceci étant établi, il ne vous reste qu'à retourner à San Francisco, sans votre prisonnier. C'est très fâcheux ; et je ne doute pas qu'il ne nous cause encore plus d'un ennui. Qu'en pensez-vous, Jacques ?

— Je crois qu'il va quitter le pays au plus tôt, répondit le détective, et c'est ma conviction que nous ne le reverrons plus.

— Je regrette qu'il se soit échappé, dit Shasta, car il avait mérité un châtimement exemplaire. Mais quelquefois il arrive que la chance favorise les méchants.

Une heure plus tard, les actionnaires se disposèrent à quitter la ville, après avoir serré chaleureusement la main de Shasta, en qui reposait dorénavant toute leur confiance.

La diligence était sur le point de partir quand Wilson Jacques qui devait faire route avec eux, s'écria :

— Attendez un instant, messieurs. Il faut voir ce que ces gens nous apportent ! Cocher, un instant !

C'était le comité des Vigilants qui apportait sur une civière le corps d'un homme.

— Est-ce vous qui avez offert une récompense, pour la prise du capitaine Frisco ? demanda le chef à Shasta Sauvage.

— Oui, répondit Shasta, c'est moi !

Jacques fit un clin d'œil à Shasta qui comprit toute l'affaire.

— Alors je réclame la récompense, car voilà le cadavre du capitaine !

— Mais, objecta Shasta, j'avais offert la récompense à celui qui me le ramènerait vivant !

Les Vigilants eurent un moment de déception.

— Cependant, continua Shasta, si c'est lui, je vous paierai votre prime, bien que je regrette que vous ayez été forcés de le tuer, et qu'il ait ainsi échappé à la potence.

La figure du chef rayonna.

Au même instant il enleva le drap qui couvrait le corps, et un spectacle hideux se présenta à la vue. La tête était brisée et méconnaissable, mais Shasta ; aussi bien que Paul Marvin qui arrivait en ce moment, reconnurent que les oreilles portaient une profonde entaille.

— Recouvrez le corps, dit vivement Shasta.

— Je crois, en effet, que c'est bien là notre homme, dit Jacques. Il est facile de reconnaître l'habit, et s'il fallait une autre preuve, voilà mes menottes encore attachées à ses poignets.

— C'est bien lui, murmuraient les autres.

— Messieurs, dit Shasta, je vais remettre à cet honnête homme la récompense promise, puis je ferai donner à ce cadavre un enterrement convenable. De votre côté, en communiquant cette nouvelle aux journaux de la ville, prenez garde de rien publier qui puisse faire rougir sa famille. Désormais il ne peut plus faire de mal. Que ses crimes meurent avec lui !

Après avoir donné une dernière poignée de mains à Shasta, les actionnaires monteront en voiture, et bientôt la diligence fut hors de vue.

Shasta donna ensuite mille dollars à chaque membre du comité des Vigilants, à la condition qu'on ferait au défunt des funérailles convenables ; puis il descendit aux bureaux de la Perle avec Paul Marvin.

— Eh bien, Paul, quelles nouvelles ? demanda Shasta.

— Henry Calley est en sûreté, sous la petite tente. Bill Curran, Tom Pratt et l'Indien en ont soin.

— Et, dit Shasta, pour tout le monde il est mort !

CHAPITRE XVI

LE SORT DE CALLEY

La nuit est venue. Le temps est sombre, de gros nuages sillonnent l'espace.

Sous les arbres, dans la vallée, un homme est étendu. Ses poignets sont serrés par des menottes, et son corps est lié à un arbre par des cordes grosses et fortes.

Cet homme à la figure pâle et défaite est Henry Calley. Ceil-d'Aigle, l'indien, l'a conduit en cet endroit, et depuis environ une heure, monte la garde près de lui. Il est près de minuit. La terreur envahit son âme, et une sueur froide couvre son front, au moment où il reconnaît le lieu de son crime.

Bientôt un bruit de pas, d'abord faible, puis très distinct, frappe son oreille. Petit à petit les pas s'approchent de l'arbre où est le prisonnier. Alors il se demande quel est ce bruit. La terreur l'envahit et une vision passe devant ses yeux. Il croit reconnaître quatre hommes, dont l'un conduit un âne qui porte sur son dos un amas d'outils de mineurs et des toiles de camp. Ce sont ses victimes d'il y a sept ans. Leurs figures sont pâles et elles étendent vers lui une main vengeresse.

Le prisonnier pousse des cris de terreur et ferme les yeux pour chasser cette image, mais, malgré lui, ses yeux se rouvrent, et l'affreuse vision est toujours devant lui.

Chacune de ces figures de morts lui semble aussi familière que s'il l'avait vue la veille ; et il reconnaît Jacques Raesoner, ses deux fils et Ralph Rowland. Toute la scène de son premier crime lui réapparaît dans une étrange et terrible vision, puis elle s'efface devant une réalité non moins terrible.

Des hommes s'approchent, des torches à la main ; à leur tête est Shasta Sauvage.

— Henry Calley, dit-il en s'arrêtant, me reconnais-tu ?

— Oui, répondit Calley, tu es Shasta Sauvage.

Shasta jeta par terre son chapeau et sa fausse barbe et demanda : " Me reconnais-tu encore ? "

Pendant un instant le misérable se demanda si c'était la vision qui continuait ou s'il était vraiment en face de celui qu'il croyait mort depuis tant d'années.

— Grand Dieu ! c'est Ralph Rowland !

— Oui, Henry Calley, c'est moi. Tu croyais que les morts ne reviennent point. Tu t'es trompé ; car je suis revenu, et maintenant l'heure de la vengeance a sonné ! Quand je suis tombé sous ta halle, Calley, je ne suis pas mort, mais pendant sept ans j'ai été fou. Pendant sept ans j'ai vécu dans ces bois, aussi sauvage que les animaux des forêts. Pendant sept ans j'ai été mort au monde et à ma propre conscience ! Mais cet Indien qui m'accompagne m'a secouru. Et pendant tout ce temps tu as joui de ma fortune ; heureux de l'amour de celle qui se croit encore ta femme ; oui, tu as joui de la fortune de ceux que tu avais assassinés. Mais l'heure de la vengeance a sonné !

Pauvre madame Raesoner !

Est-ce que ton âme ne s'émeut pas au souvenir de sa douleur et de sa mort ?

Toi, le faux ami ; toi, l'assassin !

Il y eut un moment de silence, puis Shasta continua :

—Pendant sept longues années, Henry Calley, j'ai habité une caverne dans la montagne.

Pendant sept ans, je n'ai pas distingué le jour de la nuit ni la nuit du jour, et quand enfin je recouvrai la raison, ces sept années s'effacèrent de ma mémoire.

D'abord, je ne me rappelai rien, sinon que pendant sept ans j'avais été mort pour le monde. Puis, je sus que tu m'avais pris ma fortune. Enfin j'appris de Paul Marvin que tu avais causé la mort de madame Raesoner, et que tu avais réussi à obtenir la main de Mary. Tu n'as jamais été aussi près de ta mort que cette nuit-là.

Mon premier soin a été d'enlever Mary et de la placer en lieu sûr. Jacques ne t'a pas trompé quand il t'a dit qu'il l'avait vue à *Mansion Cane*, car elle y est encore en ce moment même.

Pas à pas je t'ai suivi, préparant le jour de la revanche et aujourd'hui ton sort est scellé.

Tu resteras, tout le reste de ta vie, dans cette caverne, où pendant sept ans j'ai vécu. Tu seras taché à ces murs par des chaînes de fer et tu y mourras, après une longue et lente agonie !

—Pour l'amour de Dieu, cria Calley, tuez-moi sur le champ. C'est la seule pitié que je vous demande !

—Non ! tu mourras jour par jour ! Les sept années de vie que tu m'as enlevées, tu vas me les payer à intérêts composés ! Tu ne reverras jamais la lumière du soleil. Ton sort n'est pas de mourir, mais de vivre dans une tombe.

Puis s'adressant à ses hommes : « Déliez-le, ordonna-t-il, et allez-vous-en. Je vais finir l'ouvrage avec Œil-d'Aigle. »

Les hommes s'en allèrent. Ralph et son ami l'Indien eurent bientôt conduit Calley dans la grotte sur la montagne. Au fond de la grotte deux fortes chaînes, solidement scellées dans le mur, traînaient sur le sol ainsi qu'une large bande de fer. Ralph et Œil-d'Aigle étendirent le prisonnier à terre et l'attachèrent avec le cercle de fer. Alors Ralph Rowland lui enleva ses menottes, et dit :

—Assassin, ceci est ton châtement. Tu resteras rivé à cette grotte. Or j'y fera passer à boire et à manger. Mais tu ne reverras jamais ni une figure vivante ni la lumière du jour ! Adieu ! Henry Calley. A partir d'aujourd'hui tu es mort pour le monde et tu ne vivras plus que pour la tombe !

Et retournant sur leurs pas, Ralph Rowland et Œil-d'Aigle quittèrent la grotte.

—Pitié ! pitié ! criait Calley. Dieu du ciel ! pitié !

En cet instant, un violent coup de tonnerre résonna dans la montagne, un éclair sillonna le firmament, puis tout retomba dans l'obscurité. La pitié que lui avait refusée un de ses semblables, Dieu se chargea de l'accorder à Henry Calley. La grotte s'effondra sur lui et les rocs épars cachèrent pour toujours son cadavre aux yeux des hommes.

CHAPITRE XVII

RÉUNIS

L'après-midi était belle, le soleil sur son déclin dorait de ses derniers rayons l'écume blanche des vagues bleues du Pacifique ; la nuit commençait à venir. Mary Rowland, plus belle qu'elle ne l'avait jamais été, était assise, seule, dans son boudoir, vêtue d'une jolie robe de satin bleu pâle.

Elle tenait à la main une lettre décachetée, et relisait pour la vingtième fois cette épître incompréhensible.

« Dans un mois, jour pour jour, je serai avec toi. Entre au salon à sept heures du soir et ne sois pas effrayée de ce que tu verras ! » telle était la lettre.

—Qu'est-ce que cela peut vouloir dire ? se demandait Mary. Depuis longtemps j'attends cette heure avec impatience, et me voilà tremblante ! « Ne sois pas effrayée de ce que tu verras ! » Que veulent dire ces mots ? mais il ne faut plus y penser, voilà mille fois que je me pose la même question, et jetant

la lettre à terre, elle ajouta d'une voix ferme : « je me rendrai au lieu indiqué et je découvrirai le mystère. »

Une heure plus tard elle descendit au salon. Sept heures sonnaient, à l'horloge.

John, le vieux domestique, assis au près de la table, était seul dans la chambre, il paraissait absorbé dans la lecture d'un article de journal.

—Mary, mon enfant, dit-il en levant la tête.....

Mais elle fit un brusque mouvement de dignité blessée.

—Monsieur, savez-vous à qui vous parlez ?

—En ce moment, il me faut oublier que je suis un domestique, répliqua-t-il, et j'espère que mes cheveux blancs me serviront d'excuse si je me permets de parler comme un père à sa fille. Mary, Henry Calley est mort.

—Mort ! mon mari mort ! dis-tu ? et elle s'affaissa sur un fauteuil.

—Henry Calley est bien mort, dit le vieux domestique d'un ton solennel, voici un article d'un journal d'hier qui donne les détails complets. Les actionnaires de la mine arrivés d'hier, confirment ce rapport. Il n'y pas de doute à avoir.

—Mort ? mon mari mort ! et moi qui l'attendais à sept heures, dit-elle en regardant tristement l'horloge.

—Mary, continua le domestique, êtes-vous prête à supporter une surprise—une grande surprise ?

—Que voulez-vous dire ! demanda-t-elle en levant vivement les yeux.

Le vieux serviteur enleva sa vieille perruque et sa barbe postiche.

—John Rowland, cria la femme en se levant toute étonnée.

—Oui, c'est moi, Mary, mon enfant. Moi, le père de ton époux, le grand-père de ton fils. Attends-moi un instant, je reviens, et avant qu'elle pût dire un mot, il était sorti de la chambre.

—Mon Dieu ! s'écria-t-elle, que veut dire tout ce mystère ?

—Mary, cria derrière elle une voix, autrefois bien connue. Alors elle tourna la tête et se trouva... face à face avec Ralph Rowland.

Il était vêtu comme le jour où il lui avait dit adieu à la gare de Colchester, il y avait huit années.

—N'ais pas peur, Mary, dit-il, d'une voix douce, je suis Ralph, ton mari, je... Mais il ne put achever, Mary s'était évanouie et venait de tomber lourdement sur le sol.

Quelques instants après elle revint à elle :

—Ralph ! Ralph ! s'écria-t-elle, est-ce bien toi ?

—Oui, ma chère Mary.

—Mais... je... ils m'ont dit que tu étais mort, dit-elle, en pleurant, et je... je suis la femme d'un autre ! Pourquoi n'es-tu pas venu plus tôt ? Où as-tu été tout ce temps ?

—Non, Mary, tu n'es plus la femme d'un autre, car Henry Calley est mort.

—Oui, oui, je me souviens ! Et mon père, mes frères, que sont-ils devenus ?

—Morts. Ils ont été tués, comme on a dû te le dire. On m'a cru mort, moi aussi, mais Dieu m'a protégé.

—Mais pourquoi n'es-tu pas revenu ? dit-elle en sanglotant.

—Mary, pendant sept longues années, j'ai été fou ; et comme un sauvage, j'ai erré à travers les montagnes.

—Oh ! si j'avais su que tu vivais... !

—Mary, dit Ralph en lui prenant la main, es-tu heureuse de me revoir ?

—Oh ! oui, je le suis, Ralph, répondit-elle. Mais, dis-moi, suis-je encore ta femme aujourd'hui ? et elle cacha sa tête rougissante sur le sein de son mari. Ai-je été... la... femme de Henry Calley ?

—Mary, répondit Ralph d'une voix émue, devant Dieu tu es ma femme et n'appartiens à aucun autre. Mais aux yeux des hommes, tu ne l'es plus. Que la loi te dise la femme de Calley, je ne le sais pas, ni je ne m'en occupe. Si tu l'as été, c'est ta faute. Cependant, je le répète, devant Dieu je suis ton mari. Veux-tu redevenir une fois encore ma femme aux yeux du monde ?

—Oui ! je le veux, répondit-elle. Quand j'ai épousé Calley, je te croyais mort depuis trois ans. Je ne l'ai jamais aimé comme je t'aimais... comme je t'aime ; mais je l'ai honoré et respecté, et... oh ! ne me blâme pas ! je t'en supplie ?

—Non, Mary, je ne suis pas venu pour te blâmer, mais pour reprendre notre vie interrompue.

—Raconte-moi ton histoire, dit-elle.

Mais cette histoire n'était pas facile à raconter ; car Ralph voulait lui cacher que Henry Calley, qu'elle avait honoré et respecté comme son époux, était un bandit et un assassin.

—On t'a dit que j'avais été tué par des Indiens, je crois ? dit-il.

—Oui.

—Eh bien, depuis le moment où j'ai été frappé d'une balle, jusqu'à il y a quelques jours à peine, je ne me souviens de rien. Deux chasseurs, qui me sauvèrent la vie, au moment où je recouvrai la raison, m'amènèrent chez eux, dans une petite ville minière. Là je vis Calley et Paul Marvin ; mais le premier ne m'a pas reconnu.

Je me fis connaître par Paul ; et de lui, j'appris la fatale vérité. Ce que j'ai souffert alors est impossible à décrire. Ma Mary, la femme d'un autre ! J'ai cru redevenir fou ! Mais Paul s'unit à moi, et, après nous être concertés ensemble, nous avons décidé de t'enlever à celui qui n'était pas ton époux—c'est à dire devant Dieu—et c'est ce que nous fîmes. Il est inutile de te rappeler les détails, car tu comprends aujourd'hui ce qui, alors, te parut un mystère. Je ne savais comment tout cela allait finir ; mais j'avais décidé de te voir et je t'ai écrit de me rencontrer ce soir, bien résolu à te demander de choisir entre nous deux. Mais, maintenant que Henry Calley est mort, cette difficulté n'existe plus.

—Et ton père ? Comment est-il entré ici sous ce déguisement ?

—Qui aurais-je pu trouver de plus digne pour prendre soin de toi ? répondit Ralph.

—C'est vrai. J'avais reconnu sa voix, mais je ne pouvais me rappeler où je l'avais entendue.

Pendant plus de deux heures, les deux époux restèrent seuls, plongés dans le récit de leurs souvenirs.

—Et ton fils... ton... notre enfant ? dit à la fin Mary, ne veux-tu pas le voir ?

—Non, pas ce soir, dit Ralph. Je brûle d'impatience de le serrer dans mes bras, mais il faut que tu le prépares à me revoir. Il faut qu'il apprenne que je suis son père.

—Et tu t'en vas ?

—Oui, je pars, mais je reviendrai bientôt. Il faut que je fasse des démarches pour avoir des preuves légales de la mort

de Henry Calley, et alors tu seras de nouveau et pour toujours toute à moi !

Et Ralph étant parti, Mary Rowland tomba à genoux, et adressa à Dieu une fervente prière.

Un dimanche matin, les cloches de la ville de Colchester sonnaient gaiement, quoique le ciel, obscurci par les nuages, annonçât une tempête prochaine.

A dix heures, la pluie cessa, et quelques minutes plus tard, un jeune couple se rendait à la petite église blanche de la ville.

Ils entrèrent et la cérémonie commença. Le soleil perça peu à peu les nuages et éclaira de ses gais rayons le couple heureux, agenouillé au pied des autels. Quand le pasteur forma son livre, il dit :

—Et maintenant, Ralph Rowland et Mary Calley, je vous déclare unis.

Les oiseaux chantaient gaiement, et le vieil orme, à la porte de l'église, se reprit à reverdir : et pour la première fois depuis que le tonnerre l'avait brisé, il étendit ses bras garnis de feuilles.

Notre récit est terminé. Ralph Rowland a repris son ancien nom et est maintenant aussi favorablement connu que l'avait été Shasta Sauvage. Il s'est retiré des affaires, et a fixé son domicile à Colchester, avec sa jolie femme et son jeune enfant. Œil-d'Aigle habite chez lui et s'amuse avec son petit ami, le jeune Ralph.

John Rowland vit encore, et jouit, sur ses vieux jours, de l'amour de ses enfants et de ses petits-enfants.

Paul Marvin a épousé une jolie jeune fille, et demeure près de M. et Mme Rowland.

Fidèle à sa promesse, Ralph a divisé sa fortune par parts égales avec William Curran et Thomas Pratt, qui sont maintenant au nombre des plus riches californiens.

La ville de Hardpan s'est dépeuplée rapidement, et ses anciens habitants se sont établis dans la ville de Trois-Sœurs qui, sous un autre nom, est devenue une des cités les plus populeuses de la Californie du Nord.

Le détective Jacques est depuis longtemps en retraite. Grâce à son généreux patron, Shasta Sauvage, il n'a plus besoin de se livrer à son dur et périlleux métier.

La mine de la Perle et la mine Diamant sont toujours en pleine prospérité. Le temps marche vite en Californie, et bien peu de personnes se souviennent aujourd'hui de Henry Calley et de la célèbre bande du capitaine Frisco.

FIN

LA BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS EST PUBLIÉE AUX PRIX SUIVANTS :

ABONNEMENT

UN AN - - \$2.50 { STRICTEMENT } SIX MOIS - - \$1.25
 { PAYABLE D'AVANCE }

Le Numéro, 5 Cents.

POIRIER, BESETTE & CIE, Editeurs-Propriétaires

FERMIERS DE LA CIRCULATION DE "LA PRESSE"

1540 — RUE NOTRE-DAME, MONTREAL — 1540